

## SOUBRESSAITS EN AMÉRIQUE DU SUD

Le mouvement de contestation et de protestation, que les étudiants avaient déclenché dans plusieurs pays européens et qui a entraîné les conséquences que l'on connaît, a rapidement fait tache d'huile et c'est ainsi que, la semaine dernière, l'agitation universitaire a éclaté brusquement dans plusieurs Etats d'Amérique du Sud et a pris des proportions aussi insolites que dramatiques.

A Saint-Domingue, des affrontements entre étudiants rivaux ont fait trois morts et trois blessés graves. La police a bouclé le campus universitaire mais n'a procédé à aucune arrestation. Bien que le Gouvernement garde solidement la situation en main, il faut redouter que la tension risque de s'aggraver et mette aux prises les partis politiques auxquels se rattachent les différents groupes d'étudiants engagés dans la confrontation.

Non moins graves sont les événements qui se déroulent en Uruguay où les autorités ont dû adopter, selon l'agence officielle de presse uruguayenne, des mesures urgentes de sécurité pour tenter d'arrêter le développement des manifestations d'étudiants et l'extension des grèves que déclenchent les ouvriers par solidarité.

C'est dans un même élan de contestation que sont unis, en Argentine, les étudiants, les ouvriers et les paysans. Par leur action violente et constante dans les centres les plus peuplés du pays, ils cherchent à faire pression sur le régime militaire du général Juan Carlos Onganía et à arracher une véritable libéralisation des structures actuellement en place.

Mais il est bien évident que de toutes les nations sud-américaines en effervescence, c'est le Brésil qui vient en tête car c'est là que les incidents ont été les plus sanglants.

Trois jours consécutivement, des milliers d'étudiants ont occupé le centre de Rio de Janeiro et se sont heurtés à la police. Les jeunes Brésiliens avaient voulu manifester devant le Ministère de l'Éducation nationale et l'Ambassade

des Etats-Unis. Mais les forces de l'ordre avaient tenté de s'y opposer. Rapidement débordées par les manifestants, elles n'avaient trouvé d'autre moyen de reprendre le dessus qu'en tirant dans la foule. Le bilan a été lourd: cinq morts une centaine de blessés graves.

Il est symptomatique que dans l'ancienne capitale fédérale du Brésil la manifestation du mécontentement n'ait pas été le fait des seuls étudiants mais que des travailleurs de différents secteurs se soient associés aux universitaires pour clamer leur hostilité au Gouvernement du maréchal Costa e Silva.

On sait que, dans certaines classes sociales du Brésil, on n'a pas encore pardonné à l'armée d'être intervenue dans la vie publique, en avril 1964, pour contribuer à renverser le gouvernement Goulart et que l'opposition au régime actuel est constamment en éveil et prête à s'exprimer avec hargne.

De plus, on ne peut ignorer que s'il s'efforce, depuis qu'il a succédé en 1967 au maréchal Castelo Branco, de rechercher l'appui moral des partisans d'un certain travailisme à la tête desquels se trouvent l'ancien président Goulart et celui des sociaux-démocrates de Kubitschek, autre président déchu, il n'en demeure pas moins que le maréchal Costa e Silva et son gouvernement ont plus que jamais besoin, à l'heure actuelle, de la fraction forte de l'armée pour garder le pouvoir car ils sont l'objet des critiques les plus vives aussi bien des milieux d'affaires que de l'Eglise, de nombreux politiciens qui les appuyaient encore inconditionnellement il y a quelques mois que de certains officiers supérieurs influencés par le libéralisme.

On le voit, c'est par une politique de durcissement que le gouvernement brésilien peut espérer s'en sortir des épreuves qu'il traverse actuellement. Jamais il n'oserait pour chercher un terrain de conciliation, accorder à l'opposition le bénéfice d'élections générales.

(Pasa a la sexta página.)

## Elecciones francesas y representación proporcional

Los pomposos títulos, en los que se habla de oleada, de triunfo o de aplastamiento, han hecho pensar a todos que la U.D.R. y los Republicanos Independientes conseguirían una victoria extraordinaria al haberse apartado masivamente el pueblo francés de la izquierda y del Partido Comunista.

### MAL SISTEMA ELECTORAL

Cifras en mano, se comprueba que el primer responsable de esta impresión general, pero enteramente falsa, es el modo de escrutinio. Francia ha optado, de siempre, por el escrutinio uninominal de distrito a dos vueltas. 487 distritos electorales eligen de esta forma 487 diputados; en la primera vuelta, sólo pasan los que reúnen la mayoría absoluta de los sufragios expresados; en la segunda, la mayoría simple designa al elegido.

Las constituyentes francesas, cuando optaron por esta fórmula, sabían que no era ciertamente la más justa, pero, según ellas, presentaba la ventaja de mostrar mejor las tendencias de un escrutinio, y pensaban que así se obtiene mejor una mayoría que permita gobernar eficazmente. Mas las últimas elecciones demuestran que si un grupo reúne masivamente toda una fracción de la opinión (la derecha en el caso que nos ocupa) sus adversarios dispersos sólo pueden registrar una derrota injusta, ya que está desproporcionada con la realidad de los sufragios expresados.

### UN CUADRO SIGNIFICATIVO

Como podrá comprobarse al examinar el cuadro adjunto, puede verse la enorme diferencia que existe entre la repartición proporcional de los mandatos según el número de votos recogidos nacionalmente y el número de diputados alcanzados efectivamente por cada uno de los grupos políticos en presencia.

Las cifras de referencia son, evidentemente, las de la primera vuelta, pues solamente en ella el elector indica su opinión política personal, según la fórmula « en la primera vuelta se escoge, en la segunda se elimina ».

Dividiendo el número de sufragios expresados, o sean, 15 millones 121.325, por el número de escaños a ocupar, o sea, 485 (sin Polinesia ni las islas Wallis) hallamos un cociente nacional de

31.177,4 que aplicamos a los votos recogidos por cada formación política.

Así, el 45,21 por ciento de los electores franceses que han votado por el P.C., el P.S.U., la F.G.D.S. y diversas izquierdas, sólo estarán representados por 91 di-

gún el cual los electores de la segunda vuelta no han tenido inconveniente en aportarles sus votos, hay que reconocer que la prima por una diferencia de menos del 2 por ciento, es verdaderamente extraordinaria.

¿No son vanos estos cálculos? se preguntará buen número de los lectores. No lo creemos, pues muchos observadores políticos se plantean la cuestión de saber si la U.D.R. no va a abusar de su victoria, si el sistema del poder personal no va a quedar acentuado, si la garra sobre el Estado no va a hacerse más pesada todavía. Si así fuese, esto sería la prueba de que la injusticia del sistema electoral va a la par con la arrogante pretensión de los hombres.

### Por Albert Housiaux

putados, mientras que el 38,09 por ciento de los electores que han optado por la U.D.R. estarán defendidos por 358 diputados, muy ampliamente mayoritarios! Incluso si tomamos para la U.D.R. y los R.I. el porcentaje de la segunda vuelta, que es de 46,39 por ciento, para salir del paso del reproche que podría hacérsenos se-

PARTIDOS	Votos recogidos	Porcentaje	Escaños Proporc.	Escaños reales
Partido Comunista...	3.345.073	22,12	107	34
Part. Socialista Unif.	613.812	4,06	20	—
Fed. de la Izquierda...	2.722.104	18,00	88	57
Diversas izquierdas...	156.163	1,03	5	—
U.D.R. + R.I. ....	5.759.557	38,09	185	358
P.D.M. (Centro) ...	1.639.700	10,84	53	27
Diversas derechas...	766.679	5,07	25	9
Tecn. y Democ. ...	69.167	0,46	2	—
Extrema derecha...	23.152	0,19	—	—
<b>Total de votos...</b>	<b>15.121.325</b>		<b>485</b>	<b>485</b>

## Los diputados de la Federación

En las elecciones francesas de los días 23 y 30 de junio, resultaron elegidos 57 diputados de la Federación de la Izquierda Democrática y Socialista (F.G.D.S.). De ellos, 42 socialistas (S.F.I.O.), 13 radicales y dos convencionales.

He aquí la lista:

Arthur Notebard, S.F.I.O., Nord.  
Jacqueline Thome-Patenotre, Rad., Yvelines.  
René Billeres, Rad., Hautes-Pyrénées.  
Louis Philibert, S.F.I.O., Bouches-du-Rhône.  
André Delelis, S.F.I.O., Pas-de-Calais.  
Jean Masse, S.F.I.O., Bouches-du-Rhône.  
Pierre Gaudin, S.F.I.O., Var.  
Georges Carpentier, S. F. I. O., Loire-Atlantique.  
René Chazelle, S. F. I. O., Haute-Loire.  
Eduard Schloessing, Rad., Lot-et-Garonne.  
Robert Fabre, Rad., Aveyron.  
Raymond Gernez, S.F.I.O., Nord.  
Antonin Ver, Rad., Tarn-et-Garonne.  
René Regaudie, S.F.I.O., Haute-Vienne.  
Jeannil Dumortier, S.F.I.O., Pas-de-Calais.  
Maurice Brignon, S.F.I.O., Aisne.  
André Saint-Paul, S.F.I.O., Ariège.  
Jean Darde, S.F.I.O., Haute-Garonne.  
Pierre Lagorce, S.F.I.O., Gironde.  
Raoul Bayou, S.F.I.O., Hérault.  
Henri Lavielle, S.F.I.O., Landes.  
Albert Denvers, S.F.I.O., Nord.  
Arsène Boulay, S.F.I.O., Puy-de-Dôme.  
Joseph Planeix, S.F.I.O., Puy-de-Dôme.  
Fernand Sauzedne, S.F.I.O., Puy-de-Dôme.

Marcel Massot, Rad., Basses-Alpes.  
Claude Delorme, S.F.I.O., Basses-Alpes.  
Gabriel Peronnet, Rad., Allier.  
Gilbert Faure, S.F.I.O., Ariège.  
André Lebon, S.F.I.O., Ardennes.  
René Cassagne, S.F.I.O., Gironde.  
Robert Brettes, S.F.I.O., Gironde.  
Tony Larue, S.F.I.O., Seine-Maritime.  
Hippolyte Ducos, Rad., Haute-Garonne.  
Charles Privat, S.F.I.O., Bouches-du-Rhône.  
Jean Montalat, S.F.I.O., Corrèze.  
Georges Spenale, S.F.I.O., Tarn.  
Fernand Darchicourt, S.F.I.O., Pas-de-Calais.  
Maurice Faure, Rad., Lot.  
Emile Didier, Rad., Hautes-Alpes.  
Paul Vignaux, S.F.I.O., Gers.  
François Mitterrand, C.I.R., Nièvre.  
Paul Alduy, C.I.R., Pyrénées-Orientales.  
André Bouloche, S.F.I.O., Doubs.  
Henri Darras, S. F. I. O., Pas-de-Calais.  
Guy Mollet, S.F.I.O., Pas-de-Calais.  
Max Lejeune, S.F.I.O., Somme.  
Gaston Defferre, S.F.I.O., Bouches-du-Rhône.  
Francis Vais, S.F.I.O., Aude.  
Georges Guille, S.F.I.O., Aude.  
André Chandernagor, S. F. I. O., Creuse.  
Louis Longuequeue, F.I.O., Haute-Vienne.  
Paul Duraffour, Rad., Saône-et-Loire.  
Daniel Benoist, S.F.I.O., Nièvre.  
Fernand Berthouin, Rad., Indre-et-Loire.  
Maurice Pic, S.F.I.O., Drôme.  
Pétit Gaillard, Rad., Charente.

## La pugna por el Poder entre los propagandistas de Cristo y la Secretaría General

Como ya anticipábamos en un comentario publicado hace meses, la estrella de Federico Silva Muñoz, ministro de Obras Públicas, continúa oscureciendo las ambiciones de la élite caudillesca. Abogado del Estado, menudo y nervioso, dentro del esquema del continuismo franquista viene a representar una ambigua alternativa de la dictadura como falangista o católica integrista en el marco de esa cosa híbrida que llamamos democracia cristiana. Ruiz Giménez y Calvo Serer se hallan a la izquierda, Silva Muñoz muy a su derecha, y Martín Artajo más deslizado todavía hacia el extre-

mismo, según se explica en un reciente esbozo aparecido en « La Actualidad Española ». Todos ellos forman parte del claustro que se alimenta ideológicamente

### Por Rocha Alba

de las emanaciones vaticanistas, luchando e intrigando para su parcela como posibles herederos del feudo alambicado por Franco. Cabe añadir que los dos profesores primeramente citados partici-

pan en concepto militante de evolución, de cambio, más en profundidad que en la superficie, lo que supone que el régimen los tenga en cuarentena, sancionados con harta frecuencia a través de las publicaciones que patrocinan, « Cuadernos para el Diálogo » y el complejo editorial anexo, y el diario « Madrid », suspendido gubernativamente por dos meses, condena que acaso se amplíe a cuatro. Para nadie es un secreto que el ex ministro Ruiz Giménez concibe la democracia cristiana como movimiento de izquierda y

(Pasa a la segunda página.)



# La C. I. O. S. L. por la defensa de los Derechos del Hombre

Discurso de HARM G. BUI-TER, Secretario General de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres, ante la 52 Conferencia Internacional del Trabajo (Ginebra, del 5 al 27 de junio de 1968).

Permitidme que una mi voz a las de los que ya han hablado encomiando el Informe del Director General sobre la O. I. T. y los derechos del hombre. El movimiento sindical libre le está particularmente agradecido, no sólo de su clarividencia, sino también por el calor con que, más allá de los aspectos puramente jurídicos y técnicos de la cuestión, ha visto las realidades humanas. También la C.I.O.S.L. ha dado su entero apoyo a las Naciones Unidas para el Año de los Derechos del Hombre y ha dirigido una llamada al conjunto del movimiento sindical libre para que hiciese lo mismo. No hemos dudado en hacerlo por la sencilla razón de que el movimiento sindical ha nacido de la lucha, encarnada y sangrienta a veces, llevada para asegurar a sus miembros el goce de los derechos elementales del hombre.

Desde entonces, los sindicatos se han preocupado cada vez más, no solamente de los derechos económicos, sino también de los derechos sociales, políticos y culturales de los trabajadores. Cuanto más han abierto los sindicatos el abanico de sus intereses en materia de derechos del hombre, mejor capacitados han estado para defender estos derechos a nivel local, nacional e internacional.

Si los sindicatos están convencidos que su organización es la más sólida defensa de la libertad, ello no significa en absoluto que se dejen ir en lo más mínimo a la autosatisfacción en cuanto a la situación de los derechos del hombre en el mundo; al contrario, sabemos perfectamente que de parte a parte del globo, millones de hombres viven bajo los más diversos regímenes de gobierno, privados de una u otra manera de los derechos fundamentales a los que la O. I. T. hace cuarenta y nueve años, y las Naciones Unidas hace unos veinte, han declarado solemnemente podían pretender.

Estamos profundamente preocupados por la lentitud con que los ideales así proclamados se traducen en actos de la vida cotidiana, y somos vivamente conscientes de que, en ciertos aspectos de las libertades humanas tomadas en su conjunto, lejos de extenderse, van disminuyendo.

En estas condiciones, apoyamos enérgicamente la sugerencia hecha por el Director General en su Informe y que la Conferencia ha aprobado en principio hace ya dos años, que vuelve de nuevo ante vosotros en una resolución presentada por los delegados de los trabajadores, a saber: que las actividades de la O. I. T. en este terreno deben de ser reagrupadas en un programa importante y concertado. Compartimos también la opinión del Director General y repetimos con el que ha llegado la hora de establecer nuevas normas internacionales sobre ciertos aspectos detallados del problema de la libertad sindical.

Quisiéramos, además, que la O.I.T. tomase nuevas medidas para suprimir la discriminación y para salvaguardar la igualdad de oportunidades, sobre todo para los trabajadores de edad. El bienestar económico, la seguridad social, el salario mínimo, unas condiciones de vida y de trabajo satisfactorias, elementos todos que han sido y deben continuar siendo objetivos esenciales de la O.I.T. y deben figurar en todo programa general y razonado para la promoción y la defensa de los derechos del hombre. A este respecto, apoyamos con fuerza al Director General en su propuesta de nuevas normas en los terrenos claramente definidos del mantenimiento y de la seguridad de la renta.

Con la mejor voluntad del mundo, estos esfuerzos, sin embargo, no pueden llevar a los resultados que esperamos en ciertas regiones si los Gobiernos no hacen un esfuerzo correspondiente. Es notorio que existen numerosos países que han ratificado las convenciones pertinentes de la Organización, pero en los que los trabajadores organizados y sus dirigentes se hallan encarcelados por haber realizado tareas sindicales perfectamente legítimas según las normas de la O.I.T. u otras normas democráticas. Existen otros en los que la libertad sindical es una farsa. A los trabajadores no les cabe otra posibilidad que afiliarse a una organización dominada por el Estado, cuya tarea principal ha sido descrita con una cinica franqueza por uno de los autores del sistema, y que consiste en servir de correa de transmisión del partido a las masas.

Quisiera que la Conferencia dirigiese una llamada a todos los Gobiernos interesados, pidiéndoles que obrasen en conformidad con sus obligaciones de miembros de la O.I.T. y aporten una contribución práctica a la celebración del Año de los Derechos del Hombre liberando a todos los sindicalistas encarcelados, con proceso o sin él, y permitiendo a los trabajadores que formen auténticas organizaciones sindicales fuera de todo dominio del Gobierno o de un partido político.

La C.I.O.S.L. se felicita también del cuarto informe que trata del inhumano sistema del « apartheid » en África del Sur. El informe revela que los Derechos del hombre y los derechos sindicales continúan siendo violados de manera grave y persistente por la legislación sudafricana. Gracias a la adopción de una legislación cada vez más rigurosa, este pernicioso sistema ha hecho del África del Sur un Estado policiaico en donde la gran mayoría de las gentes se ven privadas de los más elementales derechos y, particularmente, de los derechos sindicales. La C.I.O.S.L. ha pedido en varias ocasiones a las Naciones Unidas que obrasen con vigor, y exigimos firmemente que la O.I.T. continúe periódicamente reexaminando esta cuestión.

Hay otro informe presentado a la Conferencia que merece retener particularmente nuestra atención: se trata del informe sobre el trabajo forzado que nos muestra « que todavía subsisten hoy en el mundo diversas formas de trabajo forzado u obligatorio con fines de producción o de servicio ». Hemos notado con particular pesar leyendo el informe, que en algunos países las leyes que prevían amplias posibilidades de afectación obligatoria o de movilización de la mano de obra han sido adoptadas estos últimos años, y que existen todavía países en los que hay dificultades en todo lo que sea aplicación de la disciplina del trabajo en el sector público y entre los marinos.

El informe muestra también que existen casos en los que la participación a la huelga es castigado con el trabajo forzado u obligatorio. Felicitamos a la O.I.T. por haber establecido este informe y expresamos la esperanza de que con la insistencia infatigable del movimiento sindical libre los Gobiernos que no cumplen harán los firmes esfuerzos para hacer efectivas las disposiciones de la O.I.T. sobre el trabajo forzado.

Dos cuestiones técnicas, inscritas en el orden del día de la Conferencia conciernen ciertos aspectos de la vida y del trabajo de los obreros agrícolas. En los países en vías de desarrollo estos trabajadores son la clase más miserable, la más explotada y, numéricamente también, la más amplia de la colectividad. Toda medida encaminada a mejorar algo su suerte contaría con el apoyo sin reservas de los sindicatos libres.

No olvidemos, sin embargo, que en buen número de estos países, el gran obstáculo para la mayo-

ría de las condiciones en los pueblos está en la existencia de una clase de propietarios de las tierras que gozan de unos privilegios políticos furiosamente defendidos.

El estudio de una y otra de estas cuestiones puede contribuir a la instauración de condiciones conducentes al progreso social en los campos; la primera de estas condiciones será, naturalmente, la existencia de instituciones fuertes e independientes tales como sindicatos y cooperativas libres capaces de defender los intereses de los trabajadores de la tierra.

En cuanto a la tercera cuestión técnica, la C.I.O.S.L. tiene la convicción que hay que modernizar las convenciones de antes de la guerra sobre el seguro de enfermedad, dados los progresos realizados de manera general en este sector por la seguridad social.

En lo que respecta al programa y al presupuesto para 1969, permitidme que os diga unas palabras de la cooperación técnica. Me parece que es un axioma el decir que las actividades de la O. I. T. en este terreno deberían contribuir a la realización de los fines, de los ideales de la O. I. T. Deberían contribuir, en realidad, a crear las condiciones propicias al progreso económico y social, así como a la promoción y a la salvaguardia de los derechos de los trabajadores en particular. Ni que decir tiene, que deberá negarse la asistencia técnica de la O. I. T. a los Gobiernos que no se esfuerzan en admitir estos fines y estos ideales en la práctica y que, persistentemente, se niegan a acomodarse a las normas internacionales del trabajo. En otras palabras, habría que dar un contenido social a la asistencia técnica si verdaderamente se quiere que tenga un sentido para nuestra Organización. Y, como en numerosos otros terrenos de las actividades de la O. I. T., el mejor medio para hacer que este contenido social sea una realidad estriba en aplicar estrictamente el principio del tripartismo, asociando las organizaciones de los trabajadores y de los patronos tanto en la elaboración como en la aplicación de los programas. Sobre este particular ha sido presentada una resolución a la Conferencia por los delegados de los trabajadores y queremos creer que la Conferencia tomará las medidas pertinentes.

Otra actividad de importancia es la que delimita el Programa mundial del empleo. Este debería traer un complemento dados los esfuerzos internacionales hacia el desarrollo, para cuando finalice en 1970 el Decenio de las Naciones Unidas para el desarrollo. Por supuesto, este programa estará sobre todo basado en los recursos y la planificación de la mano de obra, pero esperamos que se hará un esfuerzo de manera que pueda asociarse más estrechamente a otros sectores de interés de la O. I. T., tales como las condiciones de vida y de trabajo, las instituciones sociales y las normas internacionales del trabajo.

Varios delegados de los trabajadores presentarán otro asunto a la Conferencia bajo forma de una resolución. Me refiero a la necesidad para la O. I. T. de estudiar los aspectos sociales del funcionamiento de empresas multinacionales, que juegan un papel cada vez más importante en los sectores de la industria de numerosos países. Al nivel regional, los sindicatos de las comunidades europeas han tomado ya las primeras medidas para tratar con los patronos internacionales. A escala del globo, en las industrias del automóvil, los trabajadores van a realizar conversaciones directas con las sociedades multinacionales. Por supuesto, que la O. I. T., y sobre todo sus comisiones de industria, deberían jugar un papel importante en este nuevo sector de las relaciones profesionales a escala internacional.

Si para terminar, me permitís volver al tema principal del Informe de este año, « La O. I. T.

## La pugna por el Poder entre los propagandistas de Cristo y la Secretaría General

(Viene de la primera página.)

que si consigue unir las tendencias un tanto confusas en que se disgrega este grupo político, se habrá de contar con él a la hora de transformar la oligarquía primaria en un Estado de derecho, democrático y social.

Con Silva Muñoz se pretende reglamentar un tentáculo del franquismo dentro del franquismo. Perteneciente a la Asociación Católica Nacional de Propagandistas, dirigida por Abelardo Algora, es decir, la rama confesional que indigna a los católicos y profesores progresistas, los cuales no se andan remisos al clasificarlos como « peores que los fascistas », denuncia comentada por mí a su tiempo. ¿ Es el hombre elegido por el Dictador y su campanario para potenciarle con la Presidencia del Gobierno insinuada en la Ley Orgánica ? Las apariencias, a veces engañosas, parecen confirmarlo así. Veamos las reacciones que han suscitado su presencia en las Cortes del Caudillo el día 17 de junio. Nosotros lo vimos por la pantalla televisiva durante el prolijo discurso. Se movía con cierta naturalidad, no leía, rompiendo la costumbre establecida por el Jefe ; empleaba la mímica, especialmente las manos, con ademanes apenas sincronizados al contexto oral, quizá porque algún amigo le dijo que las manos tienen una función esencial en la declamatoria, coadyuvante de las palabras. Por excelente temperamento y dicción que tenga un actor, nunca hará la obra perfecta si desconoce la representatividad de las manos, su lenguaje, sus movimientos ajustados al verbo. En Silva Muñoz no había armonía, aunque tampoco el amaneramiento del pedante ni el crispamiento del demagogo. Sus brazos, sin embargo, se agitaban como rabos de lagartija. O sea, que le falta un largo periodo de aprendizaje para considerarle un orador.

Causó impresión, sin embargo, entre los corvevidos y aduladores que le escuchaban, los mismos que se congestionan aplaudiendo al Dictador. Ante la mediocridad en función oral de cualquier otro ministro, jerarquía o jefe provincial, Silva había puesto una pica en El Pardo, por así decirlo. La Prensa católica, desde « Ya » a « El Alcázar », resaltó las excelencias virtudes de su correligionario, « un político fuera de serie que ha logrado un fabuloso éxito, uno de los escasos políticos con fuerza de arrastre y poder de convocatoria capaz de ser primer ministro, ya que ostenta el Poder en el general beneplácito de los españoles. » ¿ De qué españoles ? ¿ Es que los propagandistas de Cristo significan España ? ¡ Ah, nauseabundos aduladores !

Como se ve, la euforia de los católicos ha corrido como la pólvora de los moros, sin duda pensando que desplazarán a la Secretaría General de la Falange del monopolio político que usufructúa desde hace treinta años. Esta es precisamente la madre del cordero, aquí se ubican las trapisondas entre los de las flechas y los de Cristo Rey. ¿ Por qué se inclinará el Dictador ? ¿ Camisa o sotana ? Poco importará su de-

los Derechos del Hombre », quisiera sugerir dos otras medidas que podría tomar la Conferencia para hacerlas una realidad. Hay unas resoluciones de los delegados de los trabajadores que piden la restauración de la libertad sindical en dos países determinados. Hay también unas proposiciones de mi organización tendientes a invalidar los poderes de los delegados trabajadores de estos dos países, y de otro más. ¿ Qué contribución práctica podría aportar la Conferencia al Año de los Derechos del Hombre, si no pudiese llevar la discusión a nivel de las realidades enfocando claramente la necesidad de restaurar los derechos del hombre y los derechos sindicales en un cierto número de Estados Miembros de la O. I. T. en los que estos derechos son continuamente violados !

cisión en las postrimerías de sus desvanecimientos mentales. Serán los mismos, con camisa azul o de cuello duro con un crucifijo en la pechera bordado en oro. Solís, gran adulador, necesita a Franco en idéntica proporción que Silva. Su aparente fuerza en el interior del redil reside en quién encarna la imagen más exacta del Dictador. Conocemos suficientemente a las figuras de la Falange gobernante, pero de Silva Muñoz no podemos preguntar qué tipo de mariposa saldrá de tal crisálida. Es un franquista empedernido. Acerquémonos a la descripción de Larra, los ministerios. Aquí yace media España ; murió de la otra mitad. El comentario : aquí yace la esperanza. Silva Muñoz, jaleado por la Televisión oficial en sesiones permanentes, es la cara sofisticada y lobuna de la Iglesia que promociona el Altar y El Pardo, que luchará lo indecible por no extinguirse, por seguir mandando. Nos parece normal que los falangistas de la línea de mando preparen una ofensiva capaz de reducir el valor político, si lo tiene, de Silva Muñoz, puesto que de otra manera sería una baza perdida. Durante el discurso del ministro técnico creíamos percibir a José Antonio Girón, cariacontecido e inmóvil, más hermético que una ostría, lo que explicaba las contradicciones de la disputa por el Poder entre camaradas.

La Prensa catolizada ha destapado los tarros de cosméticos para embellecer la eficacia ejecutora de su amigo, alzándole al primer plano de la coyuntura política. El discurso le ha parecido un dechado de perfección, sin prometer nada, afirman, sino enumerando las realizaciones de su Ministerio. Precisamente le ha correspondido acabar la obra proyectada por un ministro socialista Indalecio Prieto, preocupado éste en años difíciles, sin los mil millones de dólares anuales que dejan los turistas extranjeros, sin la ayuda yanqui por la hipoteca de las bases militares, sin la especulación de la mano de obra española en Europa, que reportó en 1966 más de 650 millones de dólares ; preocupado, decíamos, por engrandecer la nación con las centrales hidroeléctricas, las carreteras, los caminos de hierro, el fomento de las obras públicas en general. El complejo de los enlaces ferroviarios de Madrid-Burgos fue una creación suya, como tantas otras que se iniciaron, caso de los Nuevos Ministerios, el puerto de Bilbao, etc. Y entonces, en un Parlamento en función real, había que demostrar a los diputados representantes del pueblo que con ideas creadoras, aunque faltasen los medios económicos, era posible dotar a España de las estructuras para su desarrollo.

Silva Muñoz, por el contrario, se ha aprovechado del proceso mecánico dimanante de la expansión de la sociedad de consumo europea que eligió a España para gastar el ahorro de su trabajo. Nadie le ha interrumpido ni ha tenido que repentinizar un argumento convincente y una frase fulminante, de las que dejan huella, como hizo tantas veces Prieto, ante una repentina interpelación. Aquí se realizan las cosas orgánicamente, jerárquicamente, respecto a lo que está orquestado de antemano. En la dictadura, todo tiene solución de antemano. En las Cortes reposa la oratoria, teniendo en cuenta que los que participan en ellas son verdaderos matracos, mascarones del aldeanismo más ridículo. Ahora, cuando Franco asegura en Avilés ante su coro que el régimen es democrático por naturaleza, o sea, la antítesis de su origen y programación valetudinaria, Silva Muñoz salta unos escalones hacia la cúspide dictatorial. Si fuera un cambio podriase concebir alguna esperanza en el sentido de que la entienda Larra, pero de sobre es conocida su agarratamiento continuista. Aun así, como son tales los intereses creados, yo no estoy convencido de que llegue más allá del círculo que ha marcado el campanario. Silva representa el continuismo permanente.



## La muerte lenta de los pequeños funcionarios

Se comenta en Madrid que los generales azules, de la extrema derecha, están preparando un golpe militar conducido por Carrero Blanco, Pérez Viñeta y García Rebull, jefe éste de la División acorazada. Son tantos los rumores en tal sentido, que no es posible hacer un análisis objetivo de la situación actual del Ejército español. Parece que no existe duda, sin embargo, en el confinamiento en su domicilio del capitán general Muñoz Grandes. Según esas noticias, el antiguo Vicepresidente del Gobierno se presentó en El Pardo y expuso al Dictador la situación calamitosa en que se halla el ejército de Tierra, con armamento anticuado, sin moral ni organización, todo lo contrario que la Marina, la Aviación y la Guardia Civil. A ello se debe la detención preventiva en su casa, respondiendo a motivaciones disciplinarias.

No cabe desconocer el malestar y la defraudación que se extiende en la capa media del Ejército. Los oficiales están profundamente decepcionados, lo cual da valor a las manifestaciones de Muñoz Grandes. Podemos referir un caso, que a su vez es reflejo de otros relacionados con los Ministerios civiles. En tanto que los grandes jefes y burócratas obtienen beneficios fantásticos, los empleados o pequeños funcionarios viven casi en la orfandad espantosa. Por ejemplo, a unos sesenta funcionarios de la Presidencia del Gobierno se les liquida mensualmente con 1.500 pesetas, según el sobre oficial que examinamos, jornal de miseria obligatoria. Como sabe el jefe de personal, don Ricardo Benítez de Lugo, esos hombres se hallan al borde de la desesperación. Normal, dentro de la anomalía, en un régimen que pospone los intereses de los débiles a la preponderancia de los burócratas de la línea de mando.

Jesús Aramburu, ex gobernador civil de Madrid, es jefe de personal del Ministerio de la Vivienda. En este Ministerio, los técnicos, desde el ingeniero al delineante, están vigilados por ex guardias y suboficiales, que ocupan todas las plazas de ordenanzas, recompensados con sueldos dobles. En los despachos ejecutivos, que deberían estar ocupados por arquitectos, se halla casi siempre un general.

¿Qué hacen estos generales adocenados tanto como comercializados en los Ministerios civiles? Por arriba generales y por abajo cabos furrieles vestidos de ordenanzas, lo que impide el normal desarrollo de cada departamento. Si estuviesen en el cuartel o los centros de investigación castrense, si el Ejército fuese de verdad el brazo armado del pueblo, otro cantar sería el de esos jefes y oficiales defraudados por el destino que les ha reservado la dictadura: su protector. Abominable compromiso, desde luego.

## Condena de los malos tratos a los detenidos políticos

Tres jerarquías de la Iglesia católica, actualmente en exención, residentes en San Sebastián, con fecha 4 de abril último han dirigido una carta al Gobernador Civil de Guipúzcoa, al Gobernador Militar de la misma provincia y al Teniente Coronel Jefe de la 551 Comandancia de la Guardia Civil de San Sebastián, condenando los malos tratos infligidos por la Guardia Civil a los detenidos políticos. No tenemos noticias de que ninguna jerarquía católica española, en activo, haya formulado una condena semejante. Cabe la esperanza de que lo hagan cuando les llegue el retiro. Mientras tanto, pensarán que «peor es menearlo...» y «aquí paz y después gloria».

Este es el texto de la carta citada:

«Hace bastante tiempo que nacían en nuestro espíritu serias sospechas de la existencia de malos tratos a los detenidos por parte de la Guardia Civil. Eran sospechas que habían surgido y se mantenían por testimonios, más o menos directos, de personas fidedignas por lo demás.

Tales sospechas, últimamente, han sido reforzadas por testimonios directos e inmediatos de los siguientes detenidos que han sufrido malos tratos entre los días 24 de marzo último y 2 de los corrientes: Miguel Arteaga Olano, Juan Antonio Azpiligagan, Barandiarán, Esteban Malvadi Olano, Miguel Angel Echevarría Irastorza, Jesús María Arizabalaga Aramendi, José Luis Mendieta Olasoaga, Ceferino Valerdi, Miguel Angel Elola Olano, Ignacio Arana de Olaondo, Ignacio Zabala, Modesto Olarra, Jesús María Otaño y Martín Esquisabel.

Estas confesiones confidenciales han hecho que nuestras sospechas ante hechos se hayan convertido en certeza moral de la realidad objetiva de los malos tratos a los detenidos por parte del citado Cuerpo.

Ante tales hechos nos vemos obligados en conciencia a levantar la voz y condenarlos en nombre de la Iglesia, que lo ha hecho siempre; ya que, como dice el Concilio Vaticano II, «cuando se viola la integridad de la persona humana, como por ejemplo, las torturas morales o físicas, los castigos sistemáticos por dominar la mente humana... Todas estas prácticas y otras parecidas son en sí

mismas difamantes, degradan la civilización humana, deshonran más a sus autores que a sus víctimas y son totalmente contrarias al honor debido al creador».

Y a la condena de tales prácticas es preciso añadir la afirmación rotunda de la invalidez jurídica de la declaración obtenida mediante las mismas porque, como afirmaba Pío XII en aquella alocución del 3-10-53, «no es raro que quienes practican tales métodos, logren las confesiones deseadas por el tribunal y la condena del acusado, no porque éste sea de hecho culpable, sino porque su energía física y síquica se ha agotado y, en consecuencia, está dispuesto a hacer todas las confesiones que se quieran».

Caiga, pues, nuestro anatema sobre tales prácticas y cesen ya

## Huelga en el Puerto de Barcelona

Los estibadores del puerto de Barcelona, poco más de dos mil, se pusieron en huelga el lunes, día 1 de julio, por la mañana. La paralización total del puerto duró hasta el jueves. Los orígenes del conflicto son ya viejos, pero ahora se había llegado a una situación insostenible por parte de los trabajadores, ante las medidas reglamentarias de contratación que impuso la Organización de Trabajos Portuarios, que es quien proporciona a las empresas el personal necesario para las operaciones portuarias, de carga y descarga principalmente. Es un organismo burocrático y de perturbación, que explota a los trabajadores, carentes de un sindicato que tuviera a su cargo esa función.

Los estibadores, desde 1928, cuando habían verdaderos sindicatos obreros, consiguieron unas cartulinas de contratación, por las que quedaban en libertad de trabajar o ceder el puesto a otro, en caso de que las faenas a realizar no fueran compatibles con la edad, salud o condiciones físicas del trabajador. De esta manera, aunque no pudieran hacer un determinado trabajo, no perdían sus derechos. Hay que tener

de emplearlas sus autores en nombre de Dios, a quien ofenden, y de la Iglesia, que las reprueba.

Con la conciencia de haber cumplido su deber sagrado y con la convicción de ser atendidos por su sentido humano y cristiano les saluda atentamente.

Mauro Elizondo Artola (Abad Mirado de los Benedictinos de Lazcano),

Miguel Angel Olano Urteaga (Obispo de Lagira.)

Ignacio Larrañaga y Lasa (Obispo de Píngliang.)

San Sebastián, 4 de abril de 1968.»

Gavá:

El conflicto de "Rockwell-Cerdans, S. A."

«Rockwell-Cerdans, S. A.», de Gavá (Barcelona), presentó en un principio expediente de crisis, pretendiendo despedir a la totalidad de su plantilla. Este expediente fue desestimado por la Delegación de Trabajo. Posteriormente presentó otro expediente, por el que pretendía cancelar los contratos de trabajo de tres cuartas partes de su plantilla. Este último expediente está en espera de estudio, pero, entre tanto, la empresa se ha declarado en suspensión de pagos, y los primeros que han dejado de cobrar han sido los trabajadores.

Anteriormente ya había efectuado una suspensión informal de pagos con las mismas características, pero la Delegación de Trabajo obligó a la empresa a pagar a los trabajadores. Ahora no se sabe lo que pasará. El domingo pasado, los obreros se reunieron en una barriada de Gavá para estudiar su situación, pero la policía disolvió la reunión. La noche de aquel mismo día, la policía detuvo a varios obreros que habían participado en la reunión. Como la policía retuviera a uno determinado, mientras ponía en libertad a los demás, todos sus compañeros anunciaron su decisión de exteriorizar su protesta, por lo que también fue puesto en libertad. Ni que decir tiene que la mayoría de ellos pasarán por el T.O.P.

en cuenta que los estibadores no poseen seguro de desempleo ni otras ventajas sociales, pues están considerados a todos los efectos como eventuales. La cartulina era la única e insuficiente contrapartida a esa situación.

La Organización de Trabajos Portuarios, con el apoyo, ¿cómo no!, de la Delegación Provincial de Trabajo, ha intentado suprimir el sistema de la cartulina, haciendo entrar a todos los trabajadores en turno rotatorio, sin tener en cuenta la salud, edad, condiciones físicas y ausencias justificadas. Desde hace tiempo, los trabajadores habían pedido el establecimiento de un plus de asistencia de 125 pesetas diarias, en las jornadas que no hubiese trabajo. Pero pese a lo reducido de la cuantía del plus, no han sido atendidos. Ahora, se les obliga a acudir todos los días al llamamiento del personal, aun a riesgo de no tener trabajo. El abuso es manifiesto, pero el régimen franquista priva a los obreros de uno de sus derechos más elementales, admitido en todos los países libres del mundo: el de tener sus verdaderos sindicatos.

En cambio, la Junta Técnica de la Organización de Trabajos Portuarios, sostenida por las autori-

## Las «urgencias» caudillales

Va para seis años que en la noche del 26 de septiembre de 1962, el río Besòs, próximo a Barcelona, se desbordó, causando gran número de víctimas y considerables daños materiales.

Ante aquella desoladora catástrofe, habló el Caudillo y «para que aquello no volviera a ocurrir», el día 11 de octubre de aquel mismo año dictó un decreto ley ordenando que con carácter de urgencia se llevara a cabo el encauzamiento del río Besòs y de sus afluentes.

Se iniciaron las obras, que se han llevado a cabo sólo en parte. Y las cosas están hoy peor que antes, pues hace dos años que los trabajos se paralizaron cuando todavía faltan siete kilómetros hasta su desembocadura en el mar. Están peor porque, si hubiese otra riada las aguas se deslizarían velozmente por la parte que está ya encauzada, desbordando luego en el trecho que queda por terminar. Así son las urgencias en la caudillal España. Será preciso, para terminar la obra, que otra catástrofe siegue infinidad de vidas y de bienes. Quizá entonces se vuelva a hacer algo.

Mas no encierra todo el peligro la posibilidad de una nueva riada.

El trecho que queda por concluir constituye un auténtico vertedero. Basuras, excrementos y residuos jalonan sus márgenes, con el peñalón sus márgenes, con el consiguiente peligro de epidemia. Esas son las perspectivas que se nos proponen: ahogados por las aguas o por la suciedad. Mientras tanto, a consolarse con las promesas caudillales.

## Nuevas formas de colonización

Se calcula que la cifra que España deberá pagar a diversos países por licencias de fabricación y por patentes asciende a la cifra de diez mil millones de pesetas.

Además, en algunos casos, estamos obligados a comprar parte del material que empleamos para estas fabricaciones a las casas de origen. Y trabajamos con gran parte de capital extranjero cuyos intereses revierten fuera de nuestra patria. Parte de los productos así elaborados pagan una cantidad por unidad a la casa madre, que percibe este beneficio sin más complicaciones.

En fin, que «gozamos» de una estupenda colonización.

España Una, Grande y Libre. ¡Olé!

## En Méjico

## Telegramas de protesta

Secretario General de la Organización de las Naciones Unidas. Secretario de la Comisión de los Derechos Humanos de las Naciones Unidas.

Presidente de la Liga de los Derechos Humanos. Comisión Internacional de Juristas.

Las organizaciones democráticas en el exilio que abajo suscriben, dirigen el presente mensaje para expresar su más enérgica protesta por las persecuciones, atropellos y encarcelamientos cometidos por el Gobierno fascista español con los trabajadores, los estudiantes y ciudadanos democráticos con motivo de la celebra-

ción de la Fiesta del Primero de Mayo, privándoles de las libertades individuales y colectivas que regula la Declaración Universal de los Derechos Humanos.

Agrupación Socialista Española: Ovidio Salcedo, Presidente. Marciano Tejedor, Secretario.

Centro Republicano Español: Jesús Bernárdez, Presidente. Alfonso Gorostiza, Secretario.

Unión General de Trabajadores de España: José Vila Cuenca, Secretario. Víctor Salazar, Secretario.

Confederación Nacional de Trabajadores de España: César Subirats, Secretario.

Agrupación Republicana Democrática Española: Francisco Giral, Presidente. Manuel Vega, Secretario.

P.S.O.E.

PERPIGNAN

Esta Agrupación se reunirá el domingo 14 de los corrientes, a las diez de la mañana en primera convocatoria, y a las diez y media en segunda, en su domicilio social, 6, rue de la Pierre Trouée, para estudiar un extenso orden del día de sumo interés para la Organización.

Con este motivo, el Comité espera de los afiliados la más estricta y puntual asistencia.

El Comité.

ABONNEMENTS

et

REABONNEMENTS

au nom de :

Roger SOUTBON

12, Cité Malesherbes Paris-9

C. C. P. 18 585 08 - Paris



# ¿QUÉ ES, PUES, EL N

## Incapacidad de definir el "neo-capitalismo"

DESDE HECE ALGUN TIEMPO se habla mucho entre la izquierda socialista de neo-capitalismo. Pero son pocos los que tratan de definir qué entienden por ello, de decirnos en qué consiste este neo-capitalismo y, sobre todo, en qué se diferencia del imperialismo que Lenin había calificado como última etapa del capitalismo.

Hay que reconocer que el asunto tiene importancia para los socialistas, pues una de las cosas que Lenin ha tenido razón de calificar al imperialismo como última etapa del capitalismo y, entonces, no puede haber neo-capitalismo, o existe el neo-capitalismo como nueva etapa del capitalismo, en cuyo caso Lenin se ha equivocado en su análisis.

Para acabar con este dilema, el mejor medio sería, evidentemente, analizar este neo-capitalismo y compararlo con el imperialismo de Lenin. Desgraciadamente, no tengo referencias que tal análisis se haya realizado, e incluso aquellos que hablan de neo-capitalismo parece que ignoran totalmente o silencian la tesis de Lenin sobre el imperialismo.

Mas he aquí que ha caído ante mis ojos una tentativa de definición del neo-capitalismo. Nos la da Serge Mallet, miembro del P.S.U., en un artículo destinado a la revista yugoslava « Socialism » y que ha sido reproducido por « Tribune Socialiste », órgano del P.S.U.

« El neo-capitalismo occidental —nos dice Serge Mallet— representa una poderosa tentativa de adaptación del sistema capitalista de producción y de cambio para resolver su principal contradicción: la que nace... del carácter cada vez más social de las fuerzas productivas y del carácter privado de apropiación de los medios de producción y de cambio. » Y señala que esta contradicción « es la base fundamental de la crítica marxista » del sistema capitalista.

Señalemos de pasada que este razonamiento de Serge Mallet es un tanto esquemático. En efecto, nos presenta el capitalismo como si se tratara de un individuo consciente de los fenómenos históricos. En realidad, los capitalistas no tienen la menor idea de esta contradicción puesta al día por Marx, y los economistas burgueses la han negado siempre. Incluso Keynes, no obstante haber realizado esfuerzos en este sentido, no hace ninguna alusión. Mas, esquemática en su presentación, la cosa es justa en el fondo, pues, si bien es cierto que los capitalistas no tienen la menor idea de esta contradicción, sufren en cambio sus efectos. Y contra estos efectos reaccionan. Estos efectos son de dos órdenes: unos económicos y otros sociales.

Los efectos económicos son esencialmente las crisis cíclicas de superproducción y la tendencia a la baja del porcentaje de beneficio. Los efectos sociales se expresan en la lucha de clases cuya forma elemental es la batalla de los salarios. Estos efectos se hacen tanto más insostenibles para los capitalistas, a medida que las fuerzas productivas se desarrollan.

¿ Por qué medios intentan paliar los capitalistas estos efectos? ¿ Pueden paliarlos? He aquí las dos preguntas que se nos plantean.

Serge Mallet responde a la primera con el neo-capitalismo, pero parece ignorar la segunda.

En lo que concierne a los medios, estima que hay en el capitalismo « dos tendencias contradictorias » o más bien —precisa— « objetivamente conflictuales ».

« La primera —dice— que ha... prevalecido en los Estados Unidos... es una tentativa de planificación privada de la producción

y de los cambios por la constitución de unidades de producción integradas de carácter monopolístico... La segunda... es el desarrollo del capitalismo de Estado, del que el « New Deal » rooseveltiano, en el plano político y las teorías de Keynes en el plano teórico, aparecen como la primera expresión generalizada en el mundo desarrollado. »

Serge Mallet saca su definición del neo-capitalismo de estas dos tendencias. Hela aquí:

« El neo-capitalismo occidental, tal como domina en Europa Occidental y tal como tiende a imponerse en los U.S.A., —a través de diversas fases de avance y de retroceso— es una combinación de estos dos modelos de organización. »

Así, lo que Serge Mallet llama el neo-capitalismo, es una combinación de los monopolios con el capitalismo de Estado. Mas si esta combinación se considera como una interpretación, una asociación entre los monopolios y el Estado, siendo este último el instrumento de dominación del capitalismo monopolista —que es la tesis de los comunistas y de numerosos socialistas llamados de izquierda— no veo entonces qué hay de nuevo respecto a la tesis de Lenin sobre el imperialismo. Lenin ya escribía en agosto de 1917, en el prefacio de su libro « El Estado y la revolución »:

« La guerra imperialista ha acelerado y avivado el proceso de transformación del capitalismo monopolizador en capitalismo monopolizador de Estado. »

Por otra parte, cuando Serge Mallet nos dice que « el neo-capitalismo representa una tentativa » del capitalismo « para resolver su principal contradicción: la que nace... del carácter cada vez más social de las fuerzas productivas y del carácter privado de la apropiación de los medios de producción », olvida que esta tentativa ha sido, precisamente, la característica del período imperialista. Era la razón de ser de los monopolios cuya aparición se manifestó desde fines del siglo pasado, alcanzando su punto culminante entre las dos guerras. No hay, pues, nada nuevo.

Sin embargo, parece que Serge Mallet no entiende por « combinación » exactamente la « interpenetración » de los monopolios y del Estado, sino más bien ciertas relaciones. En efecto, escribe:

« Según que el capitalismo de monopolio haya alcanzado un estadio más o menos avanzado de organización —más elevado en los U.S.A. que en Europa occidental, por ejemplo— las relaciones de la organización capitalista de Estado respecto al capitalismo privado, son diferentes... »

Puesto que se trata de « relaciones », es muy probable que éstas sean relaciones de fuerza. En efecto, continuando, Mallet habla de la presión recíproca que los capitalistas de Estado y de monopolio ejercen entre sí.

Si comprendo entonces bien la tesis de Mallet, el neo-capitalismo es una economía en la que cohabitan un capitalismo de monopolio privado y un capitalismo de Estado. Si esto es así, se plantea una cuestión: es la de saber si estas dos formas de capitalismo son antagonistas o no.

Aunque Serge Mallet no se plantea claramente la cuestión, parece considerar que los dos capitalismo son antagonistas. Por lo menos, eso es lo que se da a entender en este pasaje:

« Para un próximo porvenir, las principales fuentes de contradicción del neo-capitalismo occidental se encuentran, primeramente, en el conflicto latente entre

el sector capitalista de Estado y el sector monopolístico. »

Si hay conflicto latente, es, pues, que las dos formas de capitalismo son antagonistas, es decir, que el desarrollo de una ha de ir en detrimento de la otra. Pero si es así, ¿ por qué llamar a esto neo-capitalismo? Esta expresión sólo puede significar una cosa: que estamos en presencia de una nueva fase del capitalismo, como era el caso para el imperialismo. Ahora bien, según la explicación del propio Mallet, nos encontramos en presencia de una lucha entre dos formas de capitalismo: la de los monopolios privados y la del Estado. Siendo una la negación de la otra.

¿ No sería más justo decir entonces que estamos en un período de transición del capitalismo de los monopolios privados al capitalismo de Estado? (1). Esta concepción tendría el mérito de ser más clara y más conforme con la realidad del neo-capitalismo.

De hecho, Serge Mallet nos habla efectivamente de transición, pero no nos dice hacia qué:

« La estrategia ofensiva del movimiento obrero debe, pues, en primer lugar, servirse como de una palanca de estas contradicciones de un pseudo « sistema neo-capitalista » (las comillas son suyas) que, muy lejos de ser un sistema acabado, aparece más bien como una fase de transición llena de contradicciones. »

Hay que reconocer que este pasaje está lleno de ambigüedad. Puede significar que aún no estamos en el neo-capitalismo, sino solamente en un período de transición encaminado hacia él, o, también, que el neo-capitalismo, que califica de « pseudo », es, en sí, un período de transición hacia el capitalismo de Estado. Y, repito, si esta última interpretación es la buena, ¿ por qué llamar a este período de transición neo-capitalismo? Los períodos de transición no pueden tener una forma económica bien determinada, si no, no serían períodos de transición. Lo que caracteriza estos períodos, es precisamente la existencia de dos formas económicas antagonistas en que ninguna de las dos está en condiciones de dominar a la otra.

Como puede verse, el intento de Serge Mallet de darnos una definición del neo-capitalismo no nos aclara gran cosa. Empieza por decirnos que el neo-capitalismo es una tentativa para resolver la contradicción entre el carácter social de la producción y la propiedad privada de los medios de trabajo, lo cual era la característica del capitalismo monopolístico. Luego, nos dice que es una « combinación » entre el capitalismo privado de los monopolios y el capitalismo de Estado, lo cual es la característica del imperialismo de Lenin. Pero agrega que hay un « conflicto latente » entre estas dos formas de capitalismo, lo cual destruye la tesis de la combinación. Finalmente, nos presenta el neo-capitalismo como un sistema muy lejos de estar acabado y como encontrándose en período de transición, aunque sin decirnos hacia qué.

Con todo esto, la interrogante permanece íntegra: ¿ qué es el neo-capitalismo?

## El "neo-capitalismo": Período de transición hacia el Socialismo

TENGO LA IMPRESIÓN de que los que hablan de neo-capitalismo no tienen una idea muy precisa sobre el particular y que esta nueva terminología se debe al hecho de que, según la tesis de Lenin, el imperialismo era la última etapa del capitalismo que debía caracterizarse por la estagnación económica y el paro masivo. Ahora bien, como desde la segunda guerra mundial estamos constatando lo contrario, que vemos una gran expansión económica y una incontestable mejoría del nivel de vida de los trabajadores, los teóricos superficiales del socialismo se han encontrado desamparados. Al no comprender lo que ocurría, no han hallado nada mejor que bautizar nuestro período con el nombre de neo-capitalismo. Pues, para ellos, no ofrece la menor duda que la formidable expansión económica de después de la segunda guerra mundial es obra del capitalismo. Pero si es la obra del capitalismo, si éste ha sido capaz de semejante expansión con un alza sensible del nivel de vida de los trabajadores, habrá que sacar la conclusión de que el análisis de Lenin resulta falso. Como no se quiere sacar esta conclusión, entonces se silencia el análisis de Lenin y se inventa una nueva terminología: el neo-capitalismo.

En realidad, Lenin no se ha equivocado. El imperialismo es, en efecto, la última etapa del capitalismo que, llegado a ese punto, ya no es capaz de progreso y, sobre todo, de mejorar las condiciones de vida de los trabajadores. Esto lo ha demostrado la Historia, a grandes luces, entre las dos guerras en que la economía capitalista ha zozobrado en un verdadero letargo. Y si después de la segunda guerra mundial ha habido expansión, si se ha mejorado el nivel de vida de los trabajadores, no ha sido la obra del capitalismo sino de la intervención del Estado. Intervención que ha tenido precisamente, como consecuencia, abrir terribles bre-

chas en el régimen capitalista, ensanchándolas cada vez más. De tal modo, que hemos entrado efectivamente en un período de transición, mas no encaminado hacia el neo-capitalismo o capitalismo de Estado. Período de transición al que —después de Hilferding, que ya lo había entrevisto— yo llamé Economía de Estado (2). Este período de transición, como todos los períodos de transición, se caracteriza por un antagonismo entre las viejas formas de producción y de cambio que han entrado en decadencia y las nuevas formas que han hecho su aparición: es decir, para nuestra época, entre la forma capitalista decadente y la forma socialista naciente. Lo que ocurre —como en todo período de transición— es que como ni una forma ni otra están en condiciones de dominar, es el Estado quien, directa o indirectamente, toma en mano la actividad económica y social de la sociedad.

Que el mundo occidental haya entrado en un período de transición hacia el socialismo, es una idea que ni siquiera rozan nuestros teóricos del neo-capitalismo que no ven socialismo más que en los países atrasados. Sin embargo, nada hay más conforme con el marxismo que esta idea de período de transición. En efecto, desde el punto de vista marxista, un régimen no puede desaparecer mientras no haya agotado todas sus posibilidades de vida, y un nuevo régimen no puede reemplazarlo si no ha empezado a desarrollarse en el propio seno del anterior. Esto es, por otra parte, lo que distingue al socialismo científico del socialismo utópico. Mientras que éste veía la instauración del socialismo no importa dónde y no importa cuándo, sin tener en cuenta los factores históricos y el grado de desarrollo de las fuerzas productivas, el socialismo científico considera el socialismo como una forma de sociedad que se hace necesaria —digo necesaria y

no inevitable— so pena de decadencia cuando las fuerzas productivas han alcanzado un cierto grado de desarrollo. Ahora bien, el desarrollo de las fuerzas productivas no es igual en todos los terrenos de la actividad económica: más débil en la agricultura que en la industria, lo es también en la producción de bienes de consumo que en la de bienes de producción. También es desigual en cada una de estas ramas. De tal forma, que en el curso del desarrollo general de las fuerzas productivas, ocurre que ciertos sectores de la actividad económica están maduros para el socialismo mientras que otros aún están lejos. Por ello, llega un momento en que el régimen capitalista, habiendo abandonado toda una se-

Por Pierre

rie de terrenos a la socialización, no tiene el vigor necesario para ser la forma dominante de la actividad económica de la nación en tanto que la forma socialista no es aún suficientemente fuerte como para llegar a tener ese dominio. Se produce entonces un equilibrio entre las dos formas de la actividad económica y, consecuentemente, entre las clases en presencia. Ello da nacimiento a un período de transición en el curso del cual el Estado domina a la sociedad entera. Ese fue el caso de la monarquía absoluta: entre el feudalismo y el capitalismo; ese es hoy el caso, con la Economía de Estado, entre el capitalismo y el socialismo.

Esta economía de Estado, no es una fase nueva del capitalismo, no es un neo-capitalismo, ni tampoco es el socialismo. Es un período de transición entre el capitalismo y el socialismo. Es, pues, un período que se caracteriza por la decadencia de las formas capitalistas de producción y de cambio y por la aparición y el desarrollo de las formas socialistas. Dicho de otra manera, no es que el capitalismo haya entrado en una nueva fase de su desarrollo, como lo afirman los mantenedores del neo-capitalismo, sino que ha entrado en su período de decadencia. Esta decadencia del capitalismo se verifica con los hechos siguientes: la dirección de la economía no pertenece ya a los capitalistas, sino al Estado; la propiedad pública sustituye cada vez más a la propiedad privada; las inversiones y el crédito público sobrepasan cada vez más las inversiones y el crédito privado; la propiedad privada misma se encuentra cada vez más encerrada en una red de legislación económica, financiera y social que la van sometiendo progresivamente al Estado. Las formas socialistas aparecen y se desarrollan en la transformación de la propiedad personal en propiedad impersonal, cuyas consecuencias son principalmente: la desaparición de la función del capitalista empresario y su reemplazamiento por una función asalariada desgajada de la propiedad; la creación de una forma colectiva de la propiedad cuya gestión está separada de los propietarios que se dispersan cada vez más en la masa de los que ahorran. También aparecen en el desarrollo de la planificación, en cuyo fin predominan cada vez más las necesidades de la nación sobre las del beneficio, lo que crea el principio de una economía de necesidades que es la base de la economía socialista. Aparecen igualmente en el desarrollo del salario social, cuyo principio está basado en la satisfacción de las necesidades. Aparecen, en fin, en el papel cada vez más importante que juegan los trabajadores en la empresa y en la economía a tra-



# NEO-CAPITALISMO?

vés de las instituciones legales o de hecho (3).

Todo ello indica claramente que hemos entrado en un período de transición en el que se enfrentan dos formas económicas: la forma capitalista decadente en vías de desaparición y la naciente forma socialista en vías de desarrollo. Es, pues, absurdo hablar de neo-capitalismo y, sobre todo, atribuir a este neo-capitalismo un dinamismo sin equivalente en la Historia. Porque si fuese este el caso, sería inútil entonces hablar de socialismo por el momento, ya que, desde el punto de vista marxista, un régimen no puede desaparecer en tanto que no haya agotado todas sus posibilidades de vida.

Al no tener conciencia del pe-

RIMBERT

riodo de transición en el que hemos entrado después de la gran depresión de los años treinta, ni de la decadencia del régimen capitalista, Serge Mallet desarrolla una estrategia obrera que corre el peligro de desembocar en un nacional-socialismo apoyado en los países atrasados y orientado hacia el antiamericanismo, es decir, contra el país más desarrollado y por consecuencia, desde el punto de vista marxista, el más maduro para el socialismo (4).

En efecto, entre las contradicciones que subraya figuran en buen lugar « las contradicciones entre los capitalismo occidentales europeos y el capitalismo americano », mientras que no ve ninguna contradicción entre la Europa occidental y la del Este. Hasta tal punto, que considera que en Francia y en Italia, por ejemplo, « la lucha para el control de toda una serie de grandes empresas ya no está entre el sector capitalista de Estado y el sector capitalista privado nacional, sino entre el sector de Estado y el sector capitalista privado americano que tiende a colocar bajo su dependencia el sector capitalista privado nacional ». Por ello, al definir la estrategia obrera en un

primer tiempo, le da dos objetivos: « ensanchar el sector controlado por el Estado » e « impedir la penetración del capital americano ».

Esta sutileza para distinguir el capitalismo privado nacional del capitalismo privado americano, y únicamente americano, mientras que los capitales americanos en Francia y en Italia no constituyen la mayoría de los capitales extranjeros en estos dos países, es el signo indicador de este antiamericanismo a la moda entre una cierta izquierda. Pero esta distinción nada tiene que ver con el socialismo, pues desde el punto de vista socialista, no es importante saber si una empresa es francesa, italiana, americana, rusa o alemana. Lo único que tiene importancia es saber si es capitalista o no. Las nacionalizaciones, para el socialismo, no responden a una concepción nacionalista, sino a una concepción social: no se trata de transformar una empresa extranjera en empresa nacional, sino de transformar una empresa privada en empresa pública. Las razones que determinan si debe haber o no nacionalización, son económicas y sociales y no nacionales. Si no, en lugar de ir hacia el socialismo, se va hacia un nacional-socialismo del cual la Alemania hitleriana y la Rusia staliniana sólo han sido variantes. Es lo que ocurre en los países de Asia, de África y en Cuba, que se llaman socialistas, y que no son en realidad más que regímenes nacional-socialistas en los que la explotación de los trabajadores por el Estado se hace en nombre de la grandeza y de la potencia nacionales.

Ahora bien, este mismo peligro amenaza al mundo occidental con el desarrollo de la Economía de Estado, pues si ésta no es más que un período de transición entre el capitalismo y el socialismo, la transición no se hará ni automática ni inevitablemente. La Economía de Estado lleva en ella el peligro de cristalizarse en una economía nacional-socialista que obstaculizará el socialismo, al igual que la monarquía absoluta — aunque fue un período de transición entre el feudalismo y el capitalismo — se cristalizó en una dictadura monárquica basada en el mercantilismo que obstaculizó el desarrollo del capitalismo que, en su origen, no podía ser más que liberal.

brechas es la unidad europea. La segunda, es transformar la alianza atlántica en una comunidad económica y social, en el interior de la cual habrán sido abolidas todas las fronteras nacionales. Una vez unido el mundo occidental, que es la parte más evolucionada y, por tanto, la más madura para el socialismo, se abrirá la marcha hacia el socialismo y los países del Este, como los del tercer mundo, podrán seguir. Así habremos respondido a la llamada de Lenin para quien la revolución rusa no podía desembocar más que en un capitalismo de Estado mientras que no hubiese una revolución socialista en los

países desarrollados del Occidente.

Pero este aspecto de la cuestión no parece interesar a Serge Mallet.

(1) Es extraño que Mallet no haga ninguna alusión a la tesis de Burnham ni a la de Djlis.

(2) Ver « Le Socialisme » en la colección « Que sais-je ? » (P. U.F.).

(3) Señalemos que Serge Mallet no ignora esta socialización de la actividad económica. En efecto, escribe a propósito de las contradicciones del neo-capitalis-

mo: « Una segunda serie de contradicciones nace de la socialización general de todas las actividades: agrícolas, comerciales, artesanales, intelectuales ».

(4) En el siglo pasado ha habido una corriente antianglicista en la izquierda, representada sobre todo por los bakuninistas que veían el socialismo en las regiones atrasadas de Europa, donde reinaba la producción artesanal, y hacían antianglicismo. Combatiendo esta corriente, Marx lanzó su célebre frase: « Una revolución socialista en la que no participe Inglaterra, no es más que una tempestad en un vaso de agua ». Otro tanto podría decirse hoy a nuestros izquierdistas del antiamericanismo.

## Tomar el lugar del trabajo

La huelga con la ocupación por los asalariados de las empresas en las que trabajan, puede tener dos significaciones bien distintas. Pueden pretender con ello simplemente obtener de los patronos unas ventajas, hacer triunfar sus reivindicaciones inmediatas, ya sean las de aumento de los salarios o mejorar las condiciones del trabajo.

Por otro lado, los trabajadores pueden apuntar el deseo de un cambio profundo de las estructuras sociales; los asalariados plantean con ello la cuestión del poder político. En ambos casos, la espontaneidad, el lanzamiento a ello sin directivas, por parte de los trabajadores, significa la carencia sindical y política en el momento o las circunstancias; los sindicatos y partidos obreros no estuvieron a tono con los momentos vividos y los trabajadores pasaron por encima de ellos para cumplir las necesidades que sentían. En los dos casos, tanto si se trata de obtener reivindicaciones inmediatas, como si se intenta escalar el poder, las organizaciones sindicales y políticas terminan por controlar el movimiento, pues en las dos ocasiones se precisan unas directivas y una organización que sólo están en la medida de suministrar las instituciones obreras tradicionales.

Si se trata de lograr un aumento de salarios o de modificar las condiciones del trabajo, entonces se puede discutir con el Estado y con los patronos hasta llegar a un arreglo al que generalmente éstos se negaron antes. El capitalismo, al no ponerlo en cuestión, negocia con sus contrincantes trabajadores para llegar a una solución momentánea.

Pero si los trabajadores quieren cambiar el régimen social, si discuten la disposición económica de la sociedad, entonces hay que ver la actitud que toma el Estado. Este no permanece neutro ante la contienda; cuando peligran las instituciones capitalistas, los órganos del Estado se ponen en movimiento y las defienden. Cuando se ventila la cuestión del poder, el Estado obedece a sus poseedores y se puede anticipar que tanto el Estado como sus medios de ejecución no se encuentran en los lugares de trabajo. Por lo tanto, es inútil que allí se dirijan las ambiciones de los trabajadores; los órganos ejecutivos del Estado se encuentran en otras partes y hacia ellos se deben dirigir los golpes; los trabajadores deben apoderarse de esos órganos si quieren transformar la sociedad; los lugares de trabajo, su posesión, sirve para el primer empeño, pero si se quiere una transformación social, el apoderarse de los lugares de trabajo no sirve y hay que apoderarse del Estado con todas las consecuencias.

En los movimientos recientemente pasados, hemos presenciado quizás una mezcla de los dos motivos; los trabajadores acaso se movieron impulsados por las reivindicaciones inmediatas y por la

necesidad de transformar la sociedad en que viven. En todo caso, una huelga generalizada tiene un indudable aspecto político y acarrea consecuencias del mismo orden. Las reivindicaciones inmediatas, entre las que se encuentra la desaparición del paro obrero, o la seguridad de hallar un empleo, no la encuentran los trabajadores dentro del sistema capi-

Por César Barona

talista, y así ocurre con las otras aspiraciones de los asalariados en el régimen actual.

Los trabajadores tienen ahora delante, de una manera urgente, el problema de la toma del poder político, puesto en escena por las revueltas estudiantiles, capa de la población más sensible a las cuestiones políticas que las otras, pero que concierne particularmente a los asalariados. El problema que tienen planteado ahora los trabajadores, como clase, es el de tomar el poder, la forma de llegar a él, la forma de alcanzarlo. Si la conquista del mismo puede obtenerse mediante la huelga general y la ocupación material de los lugares y de los medios de trabajo o, si por el contrario, conviene recurrir a otros medios políticos más adecuados y menos costosos.

Según nosotros, según los socialistas, esos medios existen hace tiempo, pues ya en el siglo pasado pudo proclamar Engels: « Gracias a esta utilización eficaz del sufragio universal, un novísimo modo de lucha del proletariado era puesto en acción y se desarrolló rápidamente. Se comprobó que las instituciones del Estado — donde se organiza la do-

minación de la burguesía — dan todavía nuevas oportunidades para que la clase obrera pueda combatir esas mismas instituciones de Estado. Se participó en las elecciones de las diferentes Dietas, Concejos municipales, Consejos de notables; se le disputó a la burguesía cada uno de los puestos en los cuales una parte suficiente del proletariado tuviera algo que decir. Y así fue que la burguesía y el Gobierno llegaron a temer más a la acción legal que a la acción ilegal del partido obrero, a sus éxitos electorales más que a los de la rebelión. »

Sin descartar, según atestigua nuestra historia, los procedimientos insurreccionales y huelguísticos, también empleamos, cuando las circunstancias los indican, los métodos electorales para la conquista del Poder.

« Limitar la acción de las Sociedades al terreno económico, a las luchas directas contra los patronos, es un grave error, una tremenda equivocación. Aquella debe desenvolverse también en el terreno político, puesto que a los trabajadores interesa en alto grado el ir contra la guerra, el abaratar las subsistencias, el disminuir los gastos militares y policíacos, el que se fomente la instrucción y las obras públicas, el que los aranceles no sean una ganancia para los explotadores de gran calibre, el que no se anulen o no se barren las libertades políticas, y el tener en el Parlamento, en las Diputaciones y en los Municipios voceros propios. Los obreros no serán mayores de edad en su lucha contra la burguesía en tanto no acometan a ésta con una fuerte acción política. »

Pablo IGLESIAS

## EL INDULTO DE IGNACIO SARASQUETA

Al tenerse conocimiento de la condena a muerte del joven nacionalista vasco Ignacio Sarasqueta por un segundo consejo de guerra a que fue sometido, la Secretaría del P.S.O.E. hizo gestiones cerca de organismos internacionales para que intervinieran a fin de impedir su ejecución. He aquí el texto del telegrama que se envió a Londres a la Internacional Socialista:

« Al ciudadano Sarasqueta condenado recientemente a reclusión perpetua en San Sebastián, le ha sido agravada su pena a muerte por las autoridades militares. Ante posible ejecución os pedimos intervenir para evitar ese crimen. »

RODOLFO LLOPIS,  
Secretario.

Inmediatamente, la Internacional Socialista dirigió a España el telegrama siguiente:

« El Ejecutivo de la Internacional Socialista protesta enérgicamente contra la agravación de la pena infligida al joven nacionalista vasco Sarasqueta, que ha sido modificada de cadena perpetua a condenación a muerte. »

El Ejecutivo demanda al Gobierno español reexaminar esta medida grave y salvar la vida de Sarasqueta, que no ha cometido ningún crimen, sino que simplemente defendía la libertad de su pueblo. »



# Manifiesto distribuido en la provincia de Santander

A todos los ciudadanos ; Obreros, intelectuales, jóvenes y mayores, mujeres y hombres ; Al Pueblo en general :

Ante los hechos ocurridos en Santander el día Primero de Mayo, hemos creído conveniente y necesario dirigir este escrito a la opinión pública, a fin de informarla debidamente de aquellos, de forma que al margen de interpretaciones y malévolas interpretaciones, pueda darles, objetivamente, su exacto sentido.

Creemos que puede afirmarse sin exageración que el Primero de Mayo de 1968, ha sido el día más grande y trascendente para la clase obrera montañesa de estos últimos treinta años. Los que participamos con nuestra presencia en la manifestación-concentración, somos auténticos obreros manuales e intelectuales. Luchamos y nos manifestamos porque se reconocan y garanticen, en la práctica, los más elementales derechos humanos, de los cuales estamos actualmente desprovistos ; pero no solamente por esto, sino también por unas condiciones de existencia más dignas que las que estamos viviendo. Salarios bajos e insuficientes y despidos sistemáticos de trabajadores en las empresas, colocan a muchas familias en situaciones realmente angustiosas. Oposición intelectual y falta de atenciones en las escuelas y universidades, tanto en el orden económico como profesional. Falta de una verdadera LIBERTAD SINDICAL que haga posible que la clase obrera —en uso de su derecho— defienda sus intereses frente al constante abuso y la opresión de las clases capitalistas y burguesas. Muchas otras reivindicaciones podríamos señalar, porque innumerables son los motivos de aplastamiento e injusticia que sentimos en nuestra carne.

La concentración se realizó primeramente en el lugar denominado « Los Pinares » ; y más tarde, a las doce del medio día, en la Plaza de Las Farolas. Nuestra actitud fue, desde el primer momento de NO VIOLENCIA. No pretendíamos, por ningún concepto, alterar el orden público, ni deseábamos obstaculizar el normal desenvolvimiento ciudadano. Solamente queríamos dejar constancia de nuestra presencia y protestar —con firmeza, pero con serenidad— por la situación en que se encuentran los trabajadores, testimoniando al mismo tiempo nuestro emocionado recuerdo hacia todos aquellos que por defender los inviolables derechos de la persona humana fueron capaces de inmolarse hasta su propia vida.

No se trata de quejarnos, sino de decir la verdad de los sucesos. La fuerza pública cargó con inaudita furia sobre todos nosotros, que nos manteníamos concentrados, pero inmóviles y en actitud pacífica. Agarrados de los brazos y sólo con nuestra fuerza moral, hubimos de resistir los disparos de gas y los golpes de unos cuarenta guardias de la Policía Armada. Un manifestante cayó al suelo alcanzado por los porrazos en el cráneo, frente y espaldas, siendo trasladado a Valdecilla por unos amigos. Otros dos obreros recibieron, a bocajarro, disparos de gas en la cara, originándoles graves quemaduras graves quemaduras y teniendo que ser hospitalizados. Muchos más permanecieron quietos, rodeados de tres

y cuatro guardias cada uno, y recibiendo constantes golpes, aplicados con singular brutalidad, en el cuerpo, piernas, brazos, etc. Estas agresiones se produjeron indiscriminadamente sobre hombres, mujeres, e incluso inválidos y sacerdotes. Aproximadamente veinticinco personas fueron detenidas (de ellas, dos trasladadas a Comisaría, esposadas, y otras dos, agredidas en dicho centro) ; tres sacerdotes fueron igualmente detenidos e insultados.

A pesar de todo, nuestra moral no se ha debilitado ; sabemos que los golpes y la represión acabarán fortaleciéndonos. Nuestra causa es justa ; luchamos por los derechos obreros y ciudadanos más elementales y estamos seguros de que triunfaremos. La acción no violenta nos llevará a conseguirlos. A quienes desprovistos de dignidad no acierten a ver esta situación, les decimos que vivan conforme creen, pero que no sean instrumento de otros para oprimir más al pueblo.

Pedimos a todos aquellos que aún no se han percatado de que tienen que luchar y unirse a nosotros, que lo hagan sin temor. Con toda sinceridad y decisión, que se agrupen y habrán dado así el primer paso hacia su liberación.

Y aún a los que por estar a las órdenes de intereses bastardos ; a los que nos golpearon y agredieron con porrazos y pistolas ; a los que nos persiguen y calumnian, les decimos que suelten ya sus armas. Son malas armas. Sabemos cuál es su situación y por eso queremos también salvarlos de su actual esclavitud, al servicio de una causa injusta y opresora. Nuestra manera de luchar es otra, sin insultos, sin agresiones, sin respuestas a la violencia. Sabemos que luchamos por nuestra libertad, por la verdad, por la igualdad y por la justicia, y eso nos basta. Seguros de nuestra razón, afianzados en la fuerza de la no violencia, esperamos confiadamente que nuestro movimiento por los Derechos Humanos triunfará al fin.

Con la aparición de este documento ha coincidido la celebración en Tarragona del llamado Congreso de la Delegación Nacional de Sindicatos de F.E.T. y de las J.O.N.S., con un único objeto: preparar la Nueva Ley Sindical.

No podemos dejar de hacer aquí una brevísima referencia al tema, porque una vez más van junto al abuso, la demagogia y la mentira. El sindicalismo vertical, instrumento totalitario al servicio del Estado... », conforme reza en su propio código fundacional, inventado por el capitalismo fascista español después de la guerra civil, para encuadrar, dominar y utilizar a su antojo las fuerzas del trabajo —calcado todavía de los moldes del « nacional-socialismo alemán » ya, por fortuna, históricamente liquidado— intenta una nueva maniobra, forzada por el espíritu de lucha reivindicativa que resurge vigoroso en las nuevas generaciones de trabajadores de nuestro país, y por la necesidad de montar una apariencia de democratización orgánica en el plano laboral ante los organismos

internacionales y la opinión pública mundial. El ministro Secretario General del Partido (más tarde se ha dado en llamarle Movimiento), secundado por sus ayudantes falangistas y funcionarios de la burocracia sindical del Régimen, se han reunido para trazar las líneas maestras de un engendro que podrá resultar cualquier cosa, pero que de ninguna manera será, por supuesto, ni sindicalismo, ni obrero, ni libre, ni democrático. Sin embargo, los trabajadores españoles no podrán ser ya engañados ; han tomado conciencia plena de su situación y saben demasiado bien lo que le deben a ese « sindicalismo » : treinta años de oprobio y de ignominia social, que pueden parangonarse con los peores de toda su historia como proletarios ; seis lustros de sometimiento a la explotación y a la tiranía más atroces ; más de un cuarto de siglo en que su dignidad de hombres ha sido sistemáticamente ignorada y agravada en todos los planos posibles, por los detentadores de la riqueza y del poder político. El proceso económico-social de todo este tiempo en nuestro país, ha sido caracterizado por la existencia de unas óptimas condiciones de bienestar y de lujo insultantes a favor de los privilegiados, en tanto que a los trabajadores se les ha venido negando, literalmente, el « derecho a vivir ».

A nadie podrán ya sorprender, pues, incluso en su cínico triunfalismo, han llegado a afirmar descaradamente que « en tanto tengamos la sociedad que tenemos, no hay lugar para otro sindicalismo que el nuestro » (Solís, en el discurso de inauguración) ; o como acaba de ser aprobado (punto 1, epígrafe III, Fines sindicales), « el sindicalismo español, tiene como misión esencial promover y contribuir, de acuerdo con los principios del Movimiento Nacional... ». Todo eso lo sabe ya de sobra el mundo español del trabajo ; y por eso quiere otro tipo de sociedad, otro sistema político, con democracia, socialización y autogestión obrera. Por eso hoy, todos los trabajadores españoles —los que trabajan durante agotadoras jornadas por salarios de subdesarrollo para poder, escasamente, sobrevivir, o los que en paro forzoso contemplan con dolor y amargura los sufrimientos de los suyos, en medio de una general abundancia— afirman solemnemente su fe proletaria y su decisión inquebrantable de continuar luchando sin odio, pero con renovada energía, en una revolución pacífica por sustituir las viejas estructuras despoticas, egoístas e infecundas ; y en una total y completa unidad de acción obrera, dicen : ¡ NO ! a cualquier tipo de Ley Sindical que se nos pretenda imponer ; ¡ NO ! al « sindicalismo » nacional-fascista ; ¡ NO ! al Régimen de dictadura ; ¡ NO ! al capitalismo inhumano ; ¡ NO ! a la represión sistemática y brutal.

¡ POR LA LIBERTAD ! ¡ POR LA JUSTICIA SOCIAL ! ¡ POR UN SINDICALISMO LIBRE EN UN REGIMEN DEMOCRATICO QUE GARANTICE LOS DERECHOS ELEMENTALES DE LA CLASE OBRERA Y DE LA PERSONA HUMANA ! ¡ TRABAJADORES MONTAÑESES ! ¡ EN PIE !

Las Organizaciones Sindicales Libres

Santander, junio 1968.

Comité de Redacción de LE SOCIALISTE :

Suzanne LACORDE  
Jean PAUL-BONCOUR  
Georges GUILLE  
Gérard JAQUET  
Joseph BEGARRA

Administrateur :  
Roger SOUTHON

IMPRIMERIE SPECIALE  
28-30. Rue Sainte  
MARSEILLE 1er

## SOUBRESSAITS EN AMÉRIQUE DU SUD

(Viene de la primera página.)

rales qui lui seraient immanquablement défavorables. Aussi contrairement, tout en renouvelant des tentatives de « participation » avec ses adversaires, le maréchal Costa e Silva prend des mesures de coercition et met sur le compte des communistes — bien

impuissants en fait — et d'éléments étrangers — si peu nombreux en réalité — les désordres qui se succèdent depuis quelques temps dans le pays et qui mettent en péril un régime dont il est certain, maintenant, que la majorité de la population brésilienne ne veut plus.

Pierre-Jean SCHAEFFER

## Vietnam

# UN COMPROMIS SUR SAIGON ?

Avec une grande prudence dans les termes, M. Dean Rusk a cru pouvoir laisser entrevoir, il y a une dizaine de jours, une issue à l'impasse dans laquelle paraît s'étouffer les conversations de Paris sur le Vietnam. Il s'agissait de confirmer, en quelque sorte, ce qu'avait lui, M. Harriman, principal négociateur américain à Paris, et M. Clifford, secrétaire d'Etat à la Défense, avaient suggéré. Miettes et bribes, vagues signes de progrès, sur lesquels « ce serait une erreur de d'aller au-delà de cette indication ».

Donc peu de choses apparemment ; mais ce serait aussi une erreur d'imaginer que le Secrétaire d'Etat ait pu ne pas peser ces termes. Et il a peut-être vendu la mèche en ajoutant, comme un détail secondaire, que la cessation des bombardements de Saïgon par les Nord-Vietnamiens et les maquisards serait considérée par les Etats-Unis, comme une réduction du niveau de leur activité.

Or c'est bien cela que réclament les Américains en échange d'un arrêt total des bombardements sur le Nord et d'un début de désengagement dans le Sud-Est asiatique. On peut donc se demander à juste titre si un « troc » n'a pas été proposé aux représentants de Hanoï, dont la réponse ne peut être donnée que sur le terrain : « Vous renoncez à votre grande offensive sur Saïgon, et nous vous donnons satisfaction dans la question des bombardements ».

La solution aurait l'avantage de

ne pas contraindre ostensiblement Hanoï à s'incliner devant un véritable préalable, puisqu'après tout, il ne s'agirait que de renoncer à un projet dont personne ne sait d'ailleurs au juste quand, comment, ni même s'il doit se réaliser.

Cela pourrait expliquer le revirement ressenti dans la propagande américaine, qui a d'abord laissé entendre que Saïgon était pratiquement dégagée (encore subit-elle quelques pilonnages sporadiques), que les troupes U.S. étaient parées à toute éventualité, puis a amorcé un virage en donnant la plus large publicité à un plan Wietcong d'investissement de la capitale, laissant présager les plus durs combats peut-être de la guerre.

Bien sûr, ce n'est là qu'une hypothèse ; mais qui ne voit les avantages que les adversaires pourraient tirer d'un tel accord, qui serait plus tacite que négocié ? De toute manière, seul l'avenir peut fournir une réponse — peut-être dans les premiers jours de juillet, date à laquelle on attendait en principe le grand coup du Vietcong.

Ni Hanoï, ni Washington n'ont en tous cas intérêt à piétiner plus longtemps dans des pré-pourparlers qui n'ont d'intérêt jusqu'ici (certes essentiel) que d'établir le contact. Il vaudrait mieux pour tout le monde que l'on ait passé le point de non-retour, à la table de conférence de Paris, avant de laisser aux électeurs américains le soin de trancher en choisissant leur nouveau Président.

# LETRAS DE LUTO

Después de penosa y larga enfermedad, ha fallecido en Méjico, el día 18 de mayo, a los 84 años de edad, el compañero José Molina Moreno, natural de Benagalbón (Málaga).

Veterano de nuestras organizaciones —fue alta en la Agrupación Socialista de Málaga el día 1 de julio de 1902— desempeñó en ellas diversos cargos, entre otros, los de miembro del Comité Nacional del Partido, por la región de Andalucía Oriental ; Presidente de la Agrupación Socialista de Málaga ; Presidente de la Sección de Ferrovios de Málaga ; Presidente del Sindicato de Profesiones y Oficios Varios de Málaga ; organizador y Secretario de la Federación de Obreros Agrícolas de la provincia de Málaga ; presidente, allá por los años 1922-23 del Sindicato de Albañiles «El Trabajo», de Madrid. Además fue organizador y directivo de la Juventud Socialista Malagueña.

En el orden político el compañero Molina Moreno fue diputado en las Cortes Constituyentes de la República, por Málaga ; primer teniente alcalde del Ayuntamiento de Málaga, así como también vocal de la Comisión Paritaria del Instituto Nacional de Previsión ; Consejero de la Caja de Previsión Social de Andalucía Oriental ; miembro de la Junta de Gobierno de la Flota Pesquera del Pósito Marítimo Malagueño y Vocal del Tribunal Industrial de Málaga.

La sola enunciación de los cargos político-sociales, de representación política y administrativos que en el curso de su vida en España ha desempeñado el compañero Molina Moreno, nos da idea de cuán intensa ha sido su actividad dentro de nuestras organizaciones, de cuánta dedicación, de cuánto empeño y cuánto amor puso siempre por el engrandecimiento de las mismas y al servicio desinteresado de los altos ideales que ellas entrañan, ideales a los que el compañero Molina Moreno, hombre bueno, intensamente humano y generoso, dedicó por entero su vida, ejemplar y merecedora de ser imitada.

Durante la guerra mal llamada civil permaneció en Málaga atendiendo sus obligaciones políticas y sindicales hasta que fue evacuada. En Alicante, asimilado al grado de capitán, ocupó un cargo en la Jefatura de Intendencia de Hospitales hasta el 13 de marzo de 1939, fecha en la que salió de España hacia la expatriación (casi treinta años !) por el puerto de Alicante, desembarcando en Tenes (Argelia), de donde posteriormente pasó a Méjico, incorporándose aquí a nuestras organizaciones en las que ha permanecido ininterrumpidamente hasta su fallecimiento.

Su cadáver fue acompañado hasta su última morada en estas hospitalarias tierras mejicanas, por los directivos de nuestras organizaciones y un nutrido grupo de compañeros y amigos, que afligidos y tristes rememoraban rasgos sobresalientes de la ejemplar vida del compañero fallecido, que en nuestras filas deja un puesto difícil de llenar. Descanse en paz tan generoso, tan humano y tan ejemplar compañero.

Corresponsal.

El domingo 16 de junio ha muerto en el hospital de Arles nuestro compañero y amigo Rafael Sánchez, natural de Ciudad Real.

Desde hace varios años, venía ocupando el cargo de Presidente de nuestra Sección de la U. G. T. En la actualidad, era también Primer Vocal del P.S.O.E. Desde los largos años que le conocimos, siempre dio pruebas de gran entusiasmo al servicio de nuestras Organizaciones.

El entierro, según su última voluntad, ha sido civil. A él asistieron los compañeros y amigos.

En nombre de nuestras Organizaciones, que desde muy joven fueron las suyas, transmitimos a sus familiares en España, como a su primo Santos García, de la Sección de Perpignan, nuestro más sentido pésame.

U. Alonso.



# Los emigrantes ancianos

Por García-Sanz

Resisto las tenazadas de la añoranza de la Patria en un pueblo francés, no lejos de los Pirineos, en el cual viven numerosas familias españolas: emigrantes que vinieron a Francia antes de nuestra guerra civil; desterrados a quienes el triste desenlace de la guerra nos trajo a estas latitudes, y no pocos trabajadores que huyen del « paraíso franquista » y buscan aquí el pan y la escuela para sus hijos.

Dejo a un lado la situación de los emigrantes que trabajan, y voy a concretarme a analizar la vida de los que han alcanzado ya la edad de setenta años, es decir, de los que han terminado su vida activa, pues su caso actual será el nuestro si el problema español no se soluciona.

La miseria les hizo huir de Extremadura, Murcia, Andalucía o Aragón. Su primer paso fue Cataluña, y desde allí atravesaron la frontera y se instalaron aquí para trabajar en las minas o para fertilizar la tierra con su sudor.

Resolvieron sus problemas materiales. Sus hijos se educaron en las escuelas francesas, pero en casa siguieron hablando el español, viviendo a la hora española, sin que su vida íntima sufriera trastorno alguno. Los más, por exigencias de la vida, adquirieron la nacionalidad francesa. Más tarde crearon los hijos nuevos hogares, y los padres, apenados, quedaron solos en la vieja casa adquirida con grandes sacrificios, sin reales problemas materiales, cierto, pero sin ninguna alegría espiritual, sintiéndose más extranjeros que cuando vinieron...

De tarde en tarde, reciben la visita de los nietos, ya educados enteramente en hogares franceses, y da pena el observar cómo las generaciones, sin el lazo de la misma lengua maternal para unir los sentimientos del corazón, están rotas... Esta es, pues, la situación de numerosos viejos emigrantes: soledad moral y material, añoranza de la Patria, recuerdo del pasado...

La República española trató de mantener, estrechar y fomentar los lazos espirituales entre los emigrantes, sus familias y la madre patria, y para ello creó escuelas en las ciudades extranjeras en donde la colonia española era numerosa y ayudó a los « Centros españoles », que tenían vida muy activa. Los Consulados, en aquel

entonces, mantenían vivos estos lazos espirituales y morales, lazos morales y espirituales que nada tienen que ver con la política ni la religión.

Actualmente el Gobierno español hace poca cosa en este sentido, y si lo hace es con miras políticas o religiosas. Los resultados, como es natural, son casi negativos, y los emigrantes se alejan cada día más de los Consulados y de los organismos franquistas, a los cuales sólo acuden cuando tienen necesidad de resolver asuntos administrativos.

El hecho real es que, por falta de unión entre los españoles y por no existir « Centros españoles » bien organizados, patrocinados por los consulados, numerosos son los viejos emigrantes que están desamparados moralmente. Se les ve tristes, deambulando por plazas y paseos, buscando la compañía de otros españoles para poder vivir unas horas su vida espiritual.

A mí me gusta mucho el hablar con ellos y busco su compañía. Casi todos tienen los mismos problemas, los mismos deseos. Un viejo aragonés de más de ochenta años me habló hace unos días de sus años mozos, y me contó con las lágrimas en los ojos su vida en el pueblo. Recordamos juntos la emoción que producen las rondallas en el silencio de la noche, la sana alegría de las romerías, las fiestas en familia... Un andaluz se acercó a nosotros y nos habló de la vida que hacían en el cortijo donde nació... Y los dos hablaban mezclando en la conversación la alegría, la pena, la añoranza, la desesperación, el amor a la Patria, el odio a una España ingrata... que de todo eso está formado el complejo sentimiento de quienes tuvieron que huir de la Patria para poder vivir.

Hay que ayudar a estos viejos emigrantes que se encuentran solos. Yo creo que deberíamos organizar « Equipos de Amistad », sin miras políticas de ninguna clase, y tratar de ayudarles a resolver sus problemas administrativos, pues a veces no se aprovechan de ciertos derechos por no saber rellenar una ficha o por no poder escribir una carta; y, sobre todo, ayudarles moralmente, pasar con ellos nuestros ratos de ocio para alegrar sus horas de soledad espiritual, se encuentren en donde se encuentren.

Al verlos se pregunta uno: ¿ No es posible que España sea una madre para todos los españoles? ¿ Por qué un pobre trabajador tiene que abandonar la Patria, esa Patria tan querida y añorada en donde está el manantial de su felicidad espiritual? Hay que terminar un día con la emigración, y todos los españoles, por dignidad, debemos colaborar para que España sea un hogar alegre para todos sus hijos.

Recuerdo el primer Día de los Trabajadores de que tuve conciencia. Fue el Primero de Mayo de 1931. La República tenía 17 días de instaurada. Una dinastía secular se derrumbó a golpe de papeletas electorales. ¿ Qué días aquellos! No podemos olvidarlos.

Yo ingresé en la Juventud Socialista en 1930, pero no tenía un verdadero conocimiento de mi acto. Fui atraído por la amistad y no por las ideas. Muchos adolescentes mirábamos los acontecimientos con los ojos asombrados. Algo grande estaba ocurriendo en España. Algo trascendente que no comprendíamos del todo, pero que debía importarnos personalmente. De momento dejamos a

## Letras de luto

El día 2 de junio de 1968 falleció en Decazeville, donde residía, el compañero Luis Piedrafito, a los 71 años de edad.

Era Piedrafito uno de esos compañeros que se imponen a sí mismos la disciplina, por lo cual, la Organización puede en todo momento contar con ellos.

Nació en Gesera (Huesca) y desde muy joven perteneció a la Organización. Desde el primer momento combatió en la guerra de España a nuestro lado, y al final, como tantos otros, pasó por los campos de concentración franceses. Deseoso de trabajar, pudo salir primero a la mina de Puymorens (Pirineos Orientales) y, después, a la liberación de Francia, se instaló en Decazeville, en donde, por su conducta, pronto ganó las amistades de todos.

El entierro, civil, el día 4, fue una manifestación de duelo formada por compatriotas, compañeros y amigos. Una corona de flores de los compañeros de F. O., otra de la U.G.T. y otra en nombre de la familia, cubrían el féretro.

A sus familiares, residentes en Sabiñánigo (Huesca) les expresamos en nombre de la U. G. T. nuestro más sentido pésame por la pena que en estos momentos les aflige.

M. F.

## U.G.T.

TOULOUSE

Para estudiar la Memoria presentada por la C.E. y para la elección de los delegados, este Comité convoca a todos sus afiliados para las fechas siguientes: sábado 13 de julio, a las seis de la tarde, y los domingos 14, 21 y 28 a las nueve, en primera convocatoria, y a las nueve y media en segunda.

Intil recomendar la mayor y más puntual asistencia.

El Comité.

# Recuerdo de un Primero de Mayo

Por Antonio Escribano

un lado el balón de fútbol, las herramientas de trabajo y los libros de texto. Hasta las chicas fueron olvidadas momentáneamente. Comenzamos a sentir una curiosidad nueva por comprender la emoción de nuestros hermanos mayores y nuestros padres.

No olvido la Casa del Pueblo de Elda, importante ciudad alicantina. Un reducido grupo de patriarcas mantenía el fuego sagrado de las ideas. Ni la monarquía, ni la dictadura de Primo de Rivera, ni las persecuciones patronales, habían sido capaces de abatirlos. Tan modestos de aspecto, pero verdaderos titanes.

Algunos habían conocido a Pablo Iglesias. Cuando hablaban de él, sus palabras temblaban. Los muchachos oíamos mencionar el nombre del Abuelo con misticismo. Todos habían recibido alguna lección del gran hombre. Recordaban sus ojos claros y su carácter indomable. La lección de Iglesias la repetían con el mismo fervor de los discípulos apostólicos que habían estado junto a Jesucristo.

En las largas noches de crudo invierno se reunían en torno a una vieja estufa alimentada con desperdicios de madera. En la calle, el frío cortaba con cien cuchillos invisibles. Las asambleas no reunían más de doce o quince afiliados. Siempre los mismos. Nadie diría que el pequeño grupo de socialistas eldenses era un símbolo de proporciones heroicas. Personificaban esa altivez tan española que en otros tiempos hablaban de tú a los monarcas, solían Cortes y cabildos, y todos juntos valían más que el rey y sus nobles.

Creo que fue don Salvador de Madariaga quien dijo que las Casas del Pueblo tenían en España un carácter institucional. De ellas salieron hombres creadores de una conciencia liberal y democrática. En cualquier pueblo podían contarse dos centros creadores de conciencias, cada cual a su modo: las iglesias y las Casas del Pueblo. Estas últimas eran escuelas, centros recreativos, hogar colectivo y manantial inagotable del ansia eterna de libertad.

El Primero de Mayo celebrado bajo la nueva República fue un acontecimiento imborrable. Médicos, profesores, abogados, pequeños industriales republicanos, se unieron a los obreros de las fábricas. Marchaban por las calles con los brazos entrelazados. Recuerdo a un médico socialista, el doctor Marciano Andrés Salgado Sánchez, al lado de un albañil y un campesino. Un cálido ambiente de armonía fraterna llenaba todos los corazones. Los viejos himnos proletarios se unían a los vitores por el nuevo régimen. ¿Qué

hermoso era aquello!

Los muchachos también sentíamos algo de aquel aire renovador. Parecía cosa de la primavera. Todos sentían un optimismo recién estrenado. Los veteranos de la Casa del Pueblo habían perdido un poco su gesto adusto. Una sonrisa tranquila asomaba de vez en cuando a sus labios.

La Casa del Pueblo eldense tenía excelentes oradores que aquel Primero de Mayo celebraron la victoria. Pascual Sánchez, uno de los dirigentes de las Juventudes, tenía amplia y sólida cultura. Hablaba como escribía: párrafos sobrios, serenos y plenos de substancia. Parecía inspirado por el estilo de Azorín.

Otro de los oradores jóvenes era Enrique Crespo. Lírico y exuberante. El torrente de sus frases iba envuelto en cierto tono poético poco usual en discursos proletarios. Crespo, en cambio, se inspiraba en Gabriel Miró.

Luego estaban Luis Arráez, magnífico y convincente; José Herrero, emotivo y apasionado; José Ruano, bonachón y sentencioso.

Así recuerdo yo mi primer Primero de Mayo.

Muchos de esos compañeros han desaparecido. Pero el símbolo no ha perdido vigencia. Evoco a otros nuevos compañeros socialistas, en la eterna noche fría de la dictadura, reunidos en torno al calor de las ideas y los recuerdos. Quizá queden muchos que conocieron a Pablo Iglesias. Volverán a contar a los nuevos discípulos cómo era el maestro, cómo era su fe indomable en el triunfo de nuestras ideas. El árbol que dio fruto sigue dando semilla...



## El Ejército español

(Reproducido de un artículo de Raimundo Reyes en el « Diario de Burgos ».)

« En España cada año son llamados a filas más de ciento cincuenta mil hombres, en su mayoría al Ejército de Tierra, que cuenta con 330.000 hombres, de los que 834 son generales (477 están en la reserva) y de éstos, 75 tenientes generales (34 en la reserva), así como 30.000 oficiales. En caso de movilización, los efectivos podrían aumentar a tres millones de hombres.

El Ejército de Tierra está integrado por un cuerpo de intercepción inmediata (que forman tres Divisiones, una acorazada, con residencia en Madrid, otra mecanizada, de Valencia, y otra motorizada, de Sevilla) y otro cuerpo de Defensa Operativa del Territorio que es la base de movilización en caso de guerra.

Las fuerzas navales están integradas por un crucero, siete destructores, 24 fragatas, seis corbetas, 25 dragaminas, cuatro submarinos, tres escuadras de helicópteros y el portahelicópteros « Dédalos », unidades tripuladas por 43.000 hombres al mando de 144 generales (51 en la reserva), de los que 32 son almirantes (ocho en la reserva).

El Ejército del Aire está integrado por dos escuadras de caza y bombardeo, dos escuadras de bombarderos ligeros, un escuadrón de aviones tipo « T - 6 » y el mando de defensa aérea, integrado por cinco escuadras de aviones, todo ello al mando de 126 generales (55 en la reserva), de los que 20 son tenientes generales (seis en la reserva), con los que la de los altos mandos en el Ejército español, está formado por 1.106 generales, de los que 117 son tenientes generales, 214 generales de división y 496 generales de brigada. »

# LE CANADA, APRÈS SES ÉLECTIONS

Le Canada a donc confirmé à sa tête l'homme jeune, dynamique et, semble-t-il, s'encombrant peu de préjugés, que lui a légué par testament politique M. Lester Pearson à l'heure de sa retraite. L'irrésistible ascension de Pierre-Elliott Trudeau est donc ainsi achevée par le considérable succès de son parti. On s'est empressé de dire d'ailleurs, que le triomphe des libéraux était avant tout le sien.

La campagne électorale qu'il a menée, dans un style fort proche d'un futur Président des Etats-Unis, lui a surtout permis de parachever sa légende naissante. Les tribulations de Montréal ont fait le reste, en lui donnant une occasion facile de montrer sa force de caractère. Juste de quoi l'imposer aux yeux de tous comme l'homme capable de mater les tourmentes prochaines dans un Canada de plus en plus divisé.

Car dans cette élection, c'est bien certainement le problème du Québec qui a prévalu. Pierre Trudeau est, on le sait, à demi-Québécois. C'est un parfait bilingue, qui a parfait son éducation et à

Harvard et en Sorbonne. Pouvait-on souhaiter un personnage qui réponde aussi parfaitement à la question canadienne?

Aussi, M. Trudeau n'a-t-il pas hésité à mener la bataille à Montréal même sur le thème abhorré des indigènes d'un Canada uni et bilingue. Il fallait le faire...

Qu'on ne s' imagine tout de même pas d'emblée qu'avec la venue de l'homme nouveau, la petite guerre d'indépendance du Québec vient de connaître son Waterloo. Le Québec demeure toujours le fief solide de M. Daniel Johnson, et ses revendications restent aussi impératives. Il serait sot d'imaginer que les Canadiens français vont tout à coup s'identifier aux Canadiens anglophones.

En fait, les Québécois ont toujours marqué un désintéressement chronique et pour ainsi dire méprisant à l'endroit du Parlement fédéral, et suivant d'assez loin son élection. Cela s'explique du fait qu'une large partie d'entre eux considèrent qu'il ne leur servirait à rien d'envoyer leur propre représentation dans une Assemblée où ils sont d'avance noyés

sous le nombre. Ils peuvent parfaitement voter (par atavisme) pour un des deux grands partis canadiens sans se sentir liés le moins du monde par leur programme sur la question québécoise.

Avec M. Trudeau, il y a toutefois une nuance, et qui est importante. Il est certain qu'il y a avantage pour les Canadiens français de pouvoir ouvrir le dialogue avec un homme qui, s'il ne partage pas leurs vues, comprend au moins leur langue et connaît leurs problèmes. Mais ils ne mordront pas pour autant à l'appât du bilinguisme, alors que les provinces anglophones ont fait la preuve d'une mauvaise volonté évidente en ce domaine.

Mais au moins peut-on espérer que l'énergie et l'habilité du Premier Ministre permettront d'éviter les affrontements violents et qu'avec un tel partenaire, le Québec pourra dégager sa propre personnalité, ainsi qu'il le souhaite, sans être contraint à un divorce douloureux, qui l'isolait dans le vaste complexe nord-américain.

J.C.D.

## TCHECOSLOVAQUIE

(Viene de la octava página.)

Indépendantes de l'administration de l'Etat. C'est l'entreprise qui décidera à l'avenir des investissements, de la production et de l'écoulement des produits. Les concentrations industrielles, la collaboration des entreprises, doivent se faire librement par décision des entreprises et sans intervention de l'Etat. Avec la responsabilité accrue des entreprises les subventions de l'Etat aux entreprises non rentables seront supprimées. L'année dernière, ces subventions avaient coûté à l'Etat trente milliards de couronnes tchèques. Leur suppression pourra avoir de graves conséquences sociales puisqu'un cinquième des entreprises tchèques étaient déficitaires.

Les conseils d'ouvriers devront avoir plus de responsabilités dans l'entreprise, mais, sur ce point, la réforme en cours ne prévoit pas un système d'autogestion ouvrière semblable à celui de Yougoslavie.

Dans l'agriculture, il n'est pas question de rétablir l'entreprise privée, mais, par contre, de transformer les kolchozes en véritables coopératives de production, libérées des interventions et des charges de l'Etat.

Reste le problème du contrôle de l'Etat sur l'économie qui n'est pas encore fixé. On le voit la réforme économique est beaucoup plus difficile que les réformes politiques et demande une grande souplesse et beaucoup d'efforts des travailleurs eux-mêmes jusqu'ici habitués à obéir.

JULES HUMBERT-DROZ.



On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous vous rendons simplement, en français, un peu des moyens que l'on vient non-tassement de vous ravir.  
Georges BRUTELLE  
Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

# LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA i nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.  
Georges BRUTELLE  
Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

## PELOTAZO AL DERECHO

Si de un solo valor pudiera vanagloriarse nuestro pueblo, ese algo auténtico, inagotable, creciente e irradiando a todo el mundo, sin duda que es la pléyade de juristas que España ha parido desde San Isidoro, San Raimundo de Peñafort o Ramón Lullio hasta Gascón, Ossorio o Asúa.

Dudar, pues, de esta aportación a la Humanidad y del señero sitio que entre los creadores de Derecho le corresponde, no es ni más ni menos que cegarse de pasión y negarle a los españoles la sal y levadura que han sido en el pan universal de los Derechos Humanos.

Pues bien: A Teherán, a la Conferencia Internacional de los Derechos Humanos convocada por la ONU, el «patriótico», «nacionalista», «tradicionalista» y «divertido» Gobierno del general Franco, para representar a España, ha enviado... a una jugadora de tenis. Increíble, pero cierto.

Desde luego, nadie tiene nada personal contra doña Lili Álvarez —la Santana— de los años «veinte» —siempre tan bella e inteligente como cultivada y simpática, que suele publicar de su especialización con la indiscutible autoridad que la fama le dio en ese deporte.

Dicho de esta encantadora dama todo lo expuesto —siempre poco para lo que se merece— no es posible conceder más ni explicarse que la nación del «Liber Judicium», de «Las Partidas», de las «Leyes de Indias», envíe a Teherán una señora que, sobre todo, sabe de «sets», de «balls» y de raquetas.

Porque, puestos a elegir un representante de una nación en Conferencia internacional de tal representante de una nación en Conferencia internacional de tal envergadura y trascendencia —o aunque fuera para cualquier otro Derecho a secas— un verdadero Gobierno de integración nacional nombraría sin discriminación al jurista más eminente del país.

Igual que el patriotismo de un Gobierno inglés —el laborista actual— concede con nobleza nombrar embajador en París a un conservador, un auténtico patriota y noble Gobierno español podría gestionar que a España la representase su jurista de más talla, aunque estuviera políticamente en la oposición.

Pero, aun descartado este difícil «colaboracionismo», ¿es que dentro de la España franquista faltan los juristas hasta el extremo de tener que echar mano de una deportista?

Por supuesto, que no. Si se aplicase al Derecho el alquitirado espíritu jurídico de los miles de hombres de Leyes que el franquismo mantiene arrinconados y cubiertos de polvo por los desvanes del país, ellos bastarían para perfeccionar con la máxima exigencia y calidad esta Carta de los Derechos Humanos a pulir en Teherán y que con tanto esfuerzo y mérito mundial se aquilató en la ONU.

Y, sin embargo, no va a Teherán ningún tratadista, miembro de Alto Tribunal o profesor de Universidad, ni un abogado del Estado o notario: ni siquiera un pasante, un opositor o un alguacil. Va una jugadora de tenis —que acaso sea abogado— pero cuya especialización, fama y escritos son sobre Reglamento «tenístico», canchas y «opens».

Ante esto, ¿qué abismo tan deprimente frente aquella España libre y democrática centrando la Sociedad de Naciones en función del prestigio histórico-jurídico de España, de la categoría legista de aquella República y de la de sus personalidades!

Abismo tanto más deprimente, puesto que, acaso, deslumbrados por el triunfo de un «la-la-la» «la «Eurovisión» —no sólo pa-

ra todos los españoles en general, sino especialmente entre todos sus abogados— este bajón desmoralizador está pasando desapercibido con igual ceguera a la intensidad con que en sentido inverso la estulticia ambiente satura cada vez en mayor escala aquellos mismos ámbitos del espíritu español que antaño fueron nidos y cumbres de las más altas calidades humanísticas.

Claro es que haciendo un esfuerzo, arrastrándose entre los puntos de vista franquistas, el envío a esa Conferencia Internacional de los Derechos del Hombre de un representante español encarnado por una practicante del «sport» concuerda con los golpes de revés con que el «régimen» pelotea los derechos de los españoles.

En todo caso, triste y decepcionante es comprobar que la Conferencia, al admitir como representante a un especialista de todo lo contrario al Derecho, no sólo le da su «placet» a un «régimen» indigno de sentarse entre nobles ideas y valores sagrados, sino que tampoco se ha caído en el detalle del «perro en misa» (sin ánimos de ofender) que la presencia de dicha señora denota en sus sesiones.

O si han caído. En cuyo caso, difícil sería averiguar los modos con que estos honorables varones de la Conferencia serán convencidos del respeto en la España actual a los Derechos Humanos por esta especialista en pelotas.

P. PINTO

## Cartas a un español

## EL HECHO IBÉRICO

La cantante Massiel representó a España en el festival de Eurovisión, en Londres. La dirección de la Televisión Española tomó la determinación de substituir a Juan Manuel Serrat, que había exigido cantar en catalán. Un cantante español es substituido después de haber sido elegido para representar a España en un festival de canto a escala mundial. ¿Motivos? El artista exige cantar en catalán. El arte tropieza con las concepciones de «España, una, grande, etc.» de la Cruzada. Esto me invita a exponer mi opinión sobre el hecho ibérico.

Existen el hecho ibérico, la realidad histórica y el hecho geográfico, la realidad geográfica. La existencia del Estado español es una realidad, un hecho histórico; la existencia de la Península Ibérica es una realidad, un hecho geográfico. El primero, consecuencia de unas transformaciones políticas de unas formas de Gobierno, o de un movimiento de la humanidad, y el segundo, de unas transformaciones geológicas de la habitación de la humanidad, la Tierra.

Uno ha sido producido por los hombres y puede cambiarse o modificarse. Otro es producido por la naturaleza; las fuerzas del hombre son imperativo para modificarlo; sólo las mismas fuerzas naturales en un cataclismo parecido al de su formación puede cambiarlo.

La Península Ibérica, puerta suroeste de Europa, limitada, aislada de ella por la barrera de los Pirineos, rodeada del mar por los restantes puntos del horizonte, es-

tá habitada por un pueblo que en el curso de las edades históricas ha sufrido múltiples invasiones, venidas de todos los puntos de la tierra.

No se puede hablar de razas. El pueblo ibérico es una amalgama de pueblos. Iberos y celtas, cartagineses y romanos, germanos y árabes, pasaron por la Península y dejaron en su población huellas indelebiles de su paso. Muchas transformaciones estatales tuvieron lugar en su recinto, pero existen en ella dos Estados, España y Portugal, y un enclave que fue colonia y quieren convertirlo en un mini-Estado: Gibraltar.

En el Estado español conviven otras nacionalidades que en otros tiempos formaron también Estados, y que a consecuencia de acuerdos dinásticos, los pueblos no fueron nunca consultados. Dejaron de serlo. Castilla, León, Galicia, Navarra, Aragón, Cataluña, Vasconia. Estas nacionalidades tenían y tienen su lengua propia, derivadas del latín unas, el gallego (lenguaje del reino de León), el catalán, y sus dialectos valenciano y mallorquín (lenguas del reino de Aragón); otra, extraña, primitiva y sin relación con los lenguajes anteriores, el eúscaro o vasco.

Podemos criticar los acuerdos dinásticos originarios de estos cambios, considerarlos perjudiciales o beneficiosos, pero es imposible negar la existencia de esas nacionalidades y de sus lenguas respectivas.

Portugal, el Estado hermano, debió su formación a un regalo

de boda. El buen Rey Alfonso VI, para pagar la ayuda de un feudal francés que vino en su ayuda en su lucha contra los árabes, concedió la mano de su hija a dicho magnate y la dotó con un Condado entre el Duero y el Miño, que se convirtió en Ducado de Braganza, y más tarde en Portugal. Los portugueses hablan el gallego trabajado y modernizado por la literatura.

Gibraltar no es nada. Es la supervivencia de un poder que existe: el Imperio inglés.

Seguramente que Alfonso VI no sospechó nunca que el regalo de boda a su yerno había de convertirse en un reino diferente al suyo. Nunca pensaría Fernando el Católico al unir por su matrimonio el reino de Aragón al de Castilla (que ya había absorbido el de León), que al hacerlo sus súbditos serían obligados a hablar en castellano, y la misma consideración escapó, sin duda, a los Señores de Vizcaya.

El idioma oficial del Estado español es la lengua de Castilla, el castellano. Es muy común oír hablar de español y de lengua española; el español no existe. Se ha dicho siempre, lengua castellana, Gramática de la Lengua Castellana, Diccionario de la Lengua Castellana.

El español Serrat no tiene razón; en cambio, el catalán Serrat la tiene, y el artista Serrat la tiene más aún.

Un catalán habla catalán, piensa en catalán, siente en catalán y canta en catalán. En catalán le habló su madre, en catalán hace sus plegarias, si es creyente, y en catalán manifiesta sus sensaciones y sus pensamientos. Doy la razón al catalán Serrat. El artista Juan Manuel Serrat, a quien no conozco y nunca oí cantar, tiene razón. Cantar es un arte, que el artista debe sentir, y la expresión de este sentimiento, un catalán debe hacerla en catalán.

Digo a los caballeros cruzados que la palabra es un don divino, que no pueden obligar a un semejante a hablar una lengua que no es la suya y que en este caso hay que «dar a Dios lo que es de Dios y al César lo que es del César».

El hecho histórico español y el hecho geográfico ibérico deben ser puestos en armonía. Resolver el problema que debe evitar los roces y los choques entre las nacionalidades que cohabitan en la piel de toro de la Península Ibérica. Es un problema de fácil solución, pero tiene muchas soluciones y las personas humanas quieren hacerlo insoluble. La asesina República Española, reconociendo la existencia de las nacionalidades ibéricas, trató de solucionarlo concediendo el derecho a la autonomía. Las Cortes de la República, verdaderas Cortes con representantes elegidos por el pueblo —y no la servil corporación que se impone ahora a los españoles— discutieron y aprobaron el Estatuto de Cataluña y el Estatuto Vasco. Estos Estatutos no eran ciertamente perfectos, la perfección se aleja siempre de las acciones humanas, pero eran perfectibles. Es necesario que los pueblos enmienden la concepción de los monarcas por derecho divino.

El Congreso del P.S.O.E. de 1967, reconociendo la existencia del «Hecho Ibérico», acordó: El Congreso saluda fraternalmente a la Federación Socialista de Cataluña (P.S.O.E.), expresión política del proletariado de Cataluña, en pie y en marcha hacia nuestro doble objetivo: La Confederación de Nacionalidades Ibéricas, y al fin de la explotación del hombre por el hombre.

Saludos socialistas.

SERENA

## En Tchecoslovaquia

## Malgré la pression de Moscou les réformes continuent

L'entrée de l'armée russe en Tchecoslovaquie, bien avant les manœuvres du Pacte de Varsovie, assortie de visites des chefs politiques et militaires de l'U.R.S.S. a donné un coup de frein à l'ardeur des réformateurs du nouveau régime communiste de Prague. Le chef du gouvernement, Dubcek, est prudent, il sait qu'il ne peut dépasser certaines limites. Il a cependant réussi, au cours d'un voyage à Budapest, d'obtenir l'appui du chef du Parti communiste hongrois Kadar. Il est ainsi plus ou moins assuré sur son flanc sud avec l'appui de la Roumanie, de la Yougoslavie et de la Hongrie.

Dans le domaine politique, les réformes continuent, peut-être moins spectaculaires qu'au début. Cependant, après la suppression des fils de fers barbelés et des zones interdites aux frontières, le gouvernement vient d'abolir le visa des passeports pour les citoyens qui veulent aller à l'étranger. Tout citoyen tchèque recevra un passeport à sa demande, pour tous les pays. La loi sur la censure a été abrogée, la presse est donc libre de toute censure. C'était en fait déjà le cas depuis janvier, mais la liberté de la presse est maintenant garantie en droit par un acte du Parlement qui a aussi voté une loi en faveur des réhabilitations pour les victimes de la terreur stalinienne.

C'est maintenant dans le domaine économique que les réformes les plus profondes sont envisagées. Le suppléant du chef du gouvernement, spécialiste des problèmes économiques, Ota Sik, a fait à la télévision une critique sévère de la situation économique

du pays, due à la période bureaucratique stalinienne. Cette critique ouvre un cycle d'émissions sur les problèmes et sur les réformes économiques, cycle décidé à la suite de nombreuses demandes des téléspectateurs.

Sik a accusé la bureaucratie d'Etat et des entreprises d'incompétence et de négligence. Pendant des années, la bureaucratie a ignoré les réalités. Selon les affirmations de Sik, 57 % du parc des machines de Tchecoslovaquie n'est plus utilisable. Les entreprises de l'industrie alimentaire sont anachroniques et la construction industrielle demandait deux ou même trois fois plus de temps en Tchecoslovaquie que dans les pays capitalistes développés. Ce ne sont pas les ouvriers qui en sont responsables. La cause en est dans l'organisation économique des dernières années.

De nombreuses modifications sont nécessaires, ainsi que de nouvelles méthodes de planification et d'autres moyens de financement des investissements. Il faut réduire les subventions et augmenter la production de produits de consommation.

Sik avait déjà proposé et fait accepter une série de réformes en 1966, mais le régime bureaucratique de Novotny a saboté leur réalisation. La réforme essentielle réside dans la réduction de l'économie dirigée par l'Etat centralisé.

Les événements de ce printemps ont changé le climat politique et créé les conditions favorables à des transformations de structures dans le système économique. Comme ce fut le cas en Yougoslavie, il s'agit de passer du capi-

talisme d'Etat que Staline a introduit en U.R.S.S. à un système socialiste de plus grande liberté et, surtout, de plus grandes initiatives et responsabilités des travailleurs eux-mêmes. Ces transformations se heurteront sans doute encore, comme c'est le cas dans d'autres pays, aux petits fonctionnaires habitués à recevoir des ordres d'en haut et à ne prendre aucune initiative.

La nouvelle direction du parti est décidée à rompre avec les tabous des théories «communistes». Les réformes doivent être expérimentées et la direction de la vie économique doit avoir la souplesse de changer ses directives selon les résultats de ses expériences. C'est la méthode pragmatique mise en valeur par les Yougoslaves, qui ont su modifier leurs directives et leurs lois sur la base des expériences faites.

Un grand problème reste l'attitude des chefs syndicaux du vieux régime qui risquent de compromettre, par leur conservatisme, l'effort de rénovation. Il est vrai que les ouvriers des usines ont déjà liquidé la direction de l'Union syndicale. La grève est de nouveau réhabilitée comme moyen de lutte des travailleurs et les syndicats deviennent des partenaires sociaux et cessent d'être des instruments dociles des bonzes du Parti communiste.

La réforme la plus importante est celle qui donne à l'entreprise infiniment plus de droits, de liberté et de responsabilité. La discussion porte dans les entreprises sur le rôle des producteurs. Les entreprises doivent devenir

(Pasa a la séptima página.)